

D.089 - Histoire occultée des faux hébreux : les Khazars - Partie 4

3. Jésus pratiquait-Il la forme de religion qui allait donner le judaïsme ?

Prétendre que « Jésus était juif » dans le sens où il aurait professé une forme de religion voisine du judaïsme actuel, est une fiction des plus blasphématoires. Si pour être « Juif » à cette époque comme à la nôtre, la pratique du judaïsme est une condition nécessaire, alors il est bien évident que Jésus-Christ n'était pas « Juif ». Jésus détestait et condamnait la forme de culte religieux qui se pratiquait en Judée à son époque, et qui est aujourd'hui connue et pratiquée sous le nom de « judaïsme ». Cette pratique religieuse se faisait alors connaître sous le nom de « pharisaïsme ». Nos prêtres ont étudié tout cela dans le détail lorsqu'ils étaient au séminaire, mais il semble bien qu'ils n'aient fait aucune tentative pour clarifier cette question dans l'esprit de leurs ouailles... bien au contraire.

Le distingué Rabbin Louis Finkelstein, qui préside le Séminaire de Théologie Juive (institution que l'on désigne souvent comme : « le Vatican du judaïsme »), est l'auteur de l'ouvrage : *Les Pharisiens, Mouvement religieux, contexte sociologique de leur apparition*, titre qui est devenu un classique dans le monde entier. À la page 21 de ce livre, le distingué Rabbin Louis Finkelstein nous dit :

« Le pharisaïsme devint le talmudisme, le talmudisme devint le rabbinisme médiéval, et le rabbinisme médiéval devint le rabbinisme moderne. Mais au travers de tous ces changements de nom (...), l'esprit des anciens pharisiens est demeuré le même (...). De Palestine jusqu'en Babylonie, de Babylonie jusqu'en Afrique du Nord, puis en Italie, en Espagne, en France, et en Allemagne, puis de là, en Pologne, en Russie, et dans toute l'Europe orientale, l'ancien pharisaïsme a continué son voyage, (...) ce qui démontre son importance en tant que l'une des grandes religions du monde. »[1]

Dans ce grand classique, le distingué Rabbin Louis Finkelstein nous retrace toute

l'histoire du judaïsme, en partant du pharisaïsme pratiqué en Judée au temps de Jésus. Le rabbin Louis Finkelstein y confirme ce que nous disait déjà l'éminent rabbin Adolphe Moses, dans son plus grand classique : *Le Yahvisme, et autres discours*, rédigé en collaboration avec le célèbre rabbin H. G. Enlow, et publié en 1903 par la section de Louisville du *Conseil des Femmes Israélites*. Dans cet ouvrage, le rabbin Adolphe Moses nous déclare :

« Parmi tous les malheurs qui sont advenus, (...) celui dont les conséquences furent les plus regrettables, est l'invention du mot « judaïsme ». (...) Pire encore, les Juifs eux-mêmes en sont venus à désigner leur propre religion sous le nom de « judaïsme », (...) alors que ni dans la Bible, ni dans les écrits postérieurs, ni dans le Talmud, il n'est fait une seule fois mention de ce terme. La Bible parle de la *Torah Yahweh*[2], de « l'instruction », ou de « la loi morale révélée par Yahweh » (...), ou encore en d'autres lieux de *Yirath Yahweh* : « la crainte de Yahweh ». Ce sont ces appellations qui furent employées au cours des âges au sein de notre religion. (...) Toutefois, pour la distinguer du christianisme et de l'islam, les philosophes juifs la désignent parfois comme : « la foi des Juifs ». (...) Mais **c'est Flavius Josèphe qui a inventé le terme de judaïsme pour pourvoir à l'instruction des Grecs et des Romains sur cette question**, et de manière à distinguer cette religion de l'hellénisme. (...) Par le mot « hellénisme », il faut comprendre toute la civilisation, y compris la langue, la poésie, la religion, l'art, la science, les manières, la coutume, et les institutions (...), qui s'étaient répandues depuis la Grèce, foyer originel, jusqu'aux vastes régions d'Europe, d'Asie et d'Afrique. (...) Bien sûr, les chrétiens s'emparèrent avidement du mot, (...) pendant que les Juifs, qui détestaient profondément le traître Flavius Josèphe, refusaient tout simplement de lire ses écrits. (...) **C'est pourquoi le terme de « judaïsme », inventé par Flavius Josèphe, resta complètement inconnu des Juifs, (...) et ne fut utilisé par eux qu'à une époque relativement récente ; après que les Juifs eussent commencé à lire des ouvrages chrétiens. C'est pourquoi ils se mirent eux aussi, à appeler leur religion : "judaïsme".** » (Souligné par nous.)

Ces deux citations des deux plus grands spécialistes mondiaux sur ce sujet, établissent à la fois que le « judaïsme » ne fut jamais le nom d'aucun culte religieux pratiqué en Judée aux temps de Jésus (Flavius Josèphe vivant au premier siècle de notre ère[3]), et que le culte pratiqué aujourd'hui par les « Juifs » (prétendus ou

autoproclamés) descend directement du pharisaïsme[4]. Je n'invente rien, c'est exactement ce que nous apprend le rabbin Louis Finkelstein, qui préside le *Séminaire de Théologie Juive*, et c'est ce que vous diront également tous les spécialistes de cette question.

Le pharisaïsme de Judée, au temps de Jésus-Christ, est une pratique religieuse se basant essentiellement sur les enseignements qui allaient constituer le *Talmud*... Pour ceux qui pratiquent le judaïsme, le *Talmud* représente à peu près la même chose que ce que la *Grande Charte*[5], la Déclaration d'Indépendance, la Constitution, et le *Bill of Rights*[6], représentent pour nous[7]. Le *Talmud* est sur un même piédestal pour ceux qui professent le judaïsme. Mais en revanche, le *Talmud* exerce une véritable dictature sur la vie des « Juifs » (prétendus ou autoproclamés) ; une dictature qui pourrait avoir été empruntée au totalitarisme le plus noir. Les rabbins ne font d'ailleurs guère d'efforts pour dissimuler le contrôle qu'ils exercent sur la vie intime des « Juifs » (prétendus ou autoproclamés). Cette autorité va bien au-delà des limites habituelles du domaine spirituel. À ma connaissance, leur pouvoir sur les gens ne connaît pas d'égal.

Le rôle joué par le *Talmud* dans le judaïsme tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, est officiellement défini par le très révérend rabbin Morris N. Kertzer, le Directeur du *Département des Relations Inter Religieuses*, au sein du *Comité Israélite d'Amérique du Nord*, et qui préside également l'*Association des Aumôniers Israélites des Forces Armées des États-Unis* : en sa qualité de porte-parole officiel du *Comité Israélite d'Amérique du Nord* (qui se désigne lui-même sous le nom de « Vatican du judaïsme »), le rabbin Morris N. Kertzer s'est fait l'auteur d'un article très instructif intitulé : « Qu'est-ce qu'un Juif ? », et publié comme article de fond dans *Look Magazine*, le 17 juin 1952. Dans cet article, le rabbin Morris N. Kertzer évalue la signification du *Talmud* dans le monde actuel du judaïsme. Dans ce traité très enrichissant sur un sujet si digne d'intérêt, le rabbin Morris N. Kertzer, qui est actuellement le spécialiste le plus qualifié du judaïsme, nous dit :

« Le *Talmud* est constitué de 63 livres. Ces livres sont la compilation d'écrits législatifs, éthiques et historiques, rédigés par les anciens rabbins. Il a été écrit cinq siècles après la naissance de Jésus. C'est un recueil de lois et de traditions. **Il représente le code juridique sur lequel se base la loi religieuse juive, et c'est**

le livre qui est utilisé pour la formation des rabbins. » (Souligné par nous.)

Eh bien, mon cher Docteur Goldstein, compte tenu de ce jugement très officiel sur l'importance du *Talmud* dans la pratique du judaïsme actuel, peut-être y aurait-il un intérêt quelconque à ce que les chrétiens se demandassent ce qu'il peut bien contenir, ne croyez-vous pas ?

Et ce n'est pas tout, un autre grand classique écrit également par l'une des sommités mondiales du judaïsme, nous enseigne aussi des choses fort passionnantes : dans *l'Histoire du Talmud*, de Michael Rodkinson, nom d'emprunt d'un « Juif » évidemment (prétendu ou autoproclamé tel), et écrit en collaboration avec le célèbre rabbin Isaac M. Wise, nous lisons à la page 70 :

« Savons-nous si la littérature avec laquelle Jésus était familier a pu parvenir jusqu'à nous ? Est-il seulement possible de répondre à une telle question ? Avons-nous le moyen de passer en revue les idées, les opinions morales, les modes de pensée, ou **les techniques de raisonnements religieux qui avaient cours à l'époque de Jésus, et qui l'ont nourri pendant ces trente années silencieuses, au cours desquelles il méditait sa future mission ?** À de tels curieux, **les rabbins répondent invariablement en brandissant le *Talmud*. "Voici", disent-ils, "la source de laquelle Jésus de Nazareth a puisé les enseignements qui lui ont permis de révolutionner le monde"**. C'est pourquoi le *Talmud* devrait être un objet de considération de la part de **chaque chrétien**, et on nous posera naturellement la question : "Qu'est-ce que le *Talmud* ?" Et bien **le *Talmud* est la forme écrite de ce qui, à l'époque de Jésus, portait le nom de "tradition des anciens", et à laquelle Jésus se réfère souvent.**[8] Mais quelle sorte de livre le *Talmud* est-il précisément ? (...) » (Souligné par nous.)

Stimulés par cette charmante invitation, tous les chrétiens dignes de ce nom devraient immédiatement se mettre en peine de connaître la réponse à cette dernière question : « Mais quelle sorte de livre le *Talmud* est-il précisément ? ». Mon cher Docteur Goldstein, la lecture de votre article ne m'a malheureusement pas permis de savoir si vous vous êtes personnellement inquiété de connaître « quelle sorte de livre est précisément le *Talmud* ? » Vous êtes-vous livré à cette petite enquête, avant votre conversion au catholicisme ? Ou peut-être après ? Si vous

l'avez fait, auriez-vous l'obligeance infinie de me faire connaître vos conclusions sur : « quelle sorte de livre est précisément le *Talmud* ? » Je suis très impatient de connaître votre jugement impartial sur ce sujet. Le *Talmud* est-il compatible avec vos convictions actuelles de prêtre catholique romain ? Est-il compatible avec votre état actuel de chrétien éprouvé ? Mon cher Docteur Goldstein, aurez-vous la bonté de sacrifier quelques secondes de votre temps pour me faire parvenir quelques lignes sur ce que vous pensez du *Talmud* ?

[1] Article de *l'Encyclopaedia Universalis* sur les pharisiens : « (...) Doctrinalement, les pharisiens se définissent surtout par leur croyance à la double autorité de la *Torah*, à la fois comme Loi écrite et comme Loi orale ; à leurs yeux, l'une et l'autre ont été révélées à Moïse au Sinaï et la seconde est destinée à éclairer la première. (...) [Le pharisaïsme est] un grand mouvement qui allait assurer, de longs siècles durant et jusqu'à une époque récente, la permanence d'un judaïsme sans Temple et d'une religion sans État. Les pharisiens demeuraient seuls sur la scène juive et, n'ayant plus de raisons de s'appeler pharisiens puisque l'étiquette traduisait une distinction désormais sans objet (les représentants des trois autres sectes ayant disparu), ils devinrent et demeurèrent tout simplement : « les juifs ». (...) Ainsi, sous le nom de judaïsme, le pharisaïsme devint-il une vraie religion : parallèle au christianisme, elle sera rabbinique puis talmudique. »

[2] « La loi de Yahweh ».

[3] Néanmoins, l'apôtre Paul a employé ce mot pour désigner aux païens qu'il venait de convertir, la religion qui fut autrefois la sienne :

Galates 1:13 : « Car vous avez appris quelle a été autrefois ma conduite dans le **Judaïsme**, et comment je persécutais à outrance l'Eglise de Dieu, et la ravageais » (David Martin 1744).

Vulgate, ibidem : « audistis enim conversationem meam aliquando in **iudaismo** quoniam supra modum persequebar ecclesiam Dei et expugnabam illam ».

Interlinear Greek New Testament : « hkousate gar thn. emhn anastrofhn poteen tw **ioudaismwoti** kaq uperbolhnediwkon thn ekklhsiantou qeou kaieporqoun authn. » (C'est le texte même de la lettre rédigée par Paul.) Par conséquent si l'apôtre Paul emploie le mot *ioudaismw*, il est très probable que ce mot ait été connu à l'époque de Jésus-Christ, tout au moins dans le langage parlé,

et que son usage n'ait été que popularisé auprès des latins par Flavius Josèphe. Mais encore une fois, un tel mot ne devait pas exister depuis bien longtemps, puisqu'on en a pas de trace écrite avant le premier siècle de notre ère.

[4] Rappel plus important qu'il n'y paraît... Car dire que « Jésus était Juif », cela passe sans trop de problèmes, et c'est l'argument massue qui empêche les chrétiens de retrouver le « ton » initial ; mais leur dire : « Jésus était pharisien », voilà qui serait beaucoup plus difficile, car les chrétiens identifieraient tout de suite le subterfuge et la volonté de récupération. Il suffit de jeter un vague coup d'œil aux *Évangiles* pour comprendre immédiatement la relation qui existait entre Jésus-Christ et les « Juifs pharisiens ». Par exemple, en *Matthieu 23*, versets 29 à 33, Jésus parle : « *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, car vous bâtissez les tombeaux des Prophètes, et vous réparez les sépulcres des Justes ; Et vous dites : si nous avons été du temps de nos pères, nous n'aurions pas participé avec eux au meurtre des Prophètes. Ainsi vous êtes témoins contre vous-mêmes, que vous êtes les enfants de ceux qui ont fait mourir les Prophètes ; Et vous achevez de remplir la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères ! comment éviterez-vous le supplice de la géhenne ?* » En *Jean 8:38-44*, Jésus parle : « *Je vous dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous aussi vous faites les choses que vous avez vues chez votre père. Ils répondirent, et lui dirent : notre père c'est Abraham. Jésus leur dit : si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les oeuvres d'Abraham. Mais maintenant vous tâchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous ai dit la vérité, laquelle j'ai ouïe de Dieu ; Abraham n'a point fait cela. Vous faites les actions de votre père. Et ils lui dirent : nous ne sommes pas nés d'un mauvais commerce ; nous avons un père qui est Dieu. Mais Jésus leur dit : si Dieu était votre Père, certes vous m'aimeriez : puisque je suis issu de Dieu, et que je viens de lui ; car je ne suis point venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi n'entendez-vous point mon langage ? c'est parce que vous ne pouvez pas écouter ma parole. Le père dont vous êtes issus c'est le démon, et vous voulez faire les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il n'a point persévéré dans la vérité, car la vérité n'est point en lui. Toutes les fois qu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur, et le père du mensonge.* » Etc.

[5] Charte octroyée aux barons anglais en révolte contre l'absolutisme naissant (1215).

[6] Les 10 premiers amendements à la Constitution américaine.

[7] L'idée qu'un citoyen américain peut avoir du sens profond de sa citoyenneté, de ses droits et de ses devoirs, se définit par ces quatre textes. L'analogie de Benjamin Freedman est la suivante :

ces textes représentent l'esprit auquel doit adhérer un citoyen américain, de même que le *Talmud* représente l'esprit auquel doit adhérer un « Juif talmudiste » (ainsi que Benjamin Freedman les désignera plus tard dans sa vie). Mais bien sûr l'analogie s'arrête là, car à l'inverse du *Talmud*, les textes cités pour le citoyen américain sont ceux qui définissent chacune de ses libertés fondamentales, et d'une manière beaucoup plus catégorique que ne le fit notre bien misérable révolution de 1789. Par exemple, le premier amendement du *Bill of Rights*, affirme d'une manière quasi absolue la liberté d'expression, sans le flot des restrictions constitutionnelles que nous connaissons en Europe, et qui permettent évidemment toutes les censures. Non, un citoyen américain est un homme libre, il peut dire ce qu'il veut. Le révisionnisme n'est pas du tout un délit aux États-Unis, et ne risque pas de le devenir avant longtemps. Il ne faut pas tomber dans toutes les caricatures sur ce pays qui, certes, est piloté par les sionistes, comme chez nous, mais dont les citoyens sont bien plus engagés que les citoyens français pour mettre un terme à cet état de choses.

[8] Donnons si vous le voulez bien, chers lecteurs, un nouvel exemple de l'une de ces nombreuses « références » que Jésus-Christ fait à la « tradition des anciens » :

Matthieu 15:1-9 : « Alors des Scribes et des Pharisiens vinrent de Jérusalem à Jésus, et lui dirent : Pourquoi tes Disciples transgressent-ils la tradition des Anciens ? car ils ne lavent point leurs mains quand ils prennent leur repas. Mais il répondit, et leur dit : et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? Car Dieu a commandé, disant : honore ton père et ta mère. Et il a dit aussi : que celui qui maudira son père ou sa mère, meure de mort. Mais vous dites : quiconque aura dit à son père ou à sa mère : Tout don qui sera offert de par moi, sera à ton profit ; encore qu'il n'honore pas son père, ou sa mère, il ne sera point coupable ; et ainsi vous avez anéanti le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites, Esaïe a bien prophétisé de vous [Ésaïe 29:13], en disant : Ce peuple s'approche de moi de sa bouche, et m'honore de ses lèvres ; mais leur cœur est fort éloigné de moi. Mais ils m'honorent en vain, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes » (David Martin 1744).

Il est d'ailleurs très surprenant de constater que le mot de « tradition », n'apparaît qu'une seule fois dans tout l'Ancien Testament (c'est-à-dire, précisément en *Ésaïe 29:13*). Cet apax s'observe dans la *Vulgate (traditio)*, la *King James (tradition)*, la *Louis Segond 1910*, la *Version Darby de 1991*, dans les textes non deutérocanoniques de la *Bible de Jérusalem de 1998*, dans la *Nouvelle Édition de Genève de 1975*, et enfin dans la *Bible Osterwald de 1996 [Logiciel Bible-Online]*... Il semble ainsi que le mot de « tradition » n'ait pas été profondément choyé par les véritables

D.088 - Histoire occultée des faux hébreux : les Khazars - Partie 3

2. Les sens dérivés du mot « Juif »

Mon cher Docteur Goldstein, si le mot « Juif » et le mot « *Judéen* » désignaient une chose identique, comme cela devrait être le cas si l'on se basait uniquement sur leurs étymologies respectives, soyez bien persuadé que je ne me serais pas lancé dans toutes ces fastidieuses énumérations, et que l'emploi de l'un ou de l'autre pour désigner Jésus-Christ dans le *Nouveau Testament* ou ailleurs, me serait parfaitement égal. Mais voilà, dans l'esprit des gens, ce que désigne le mot « *Judéen* », et ce que désigne le mot « Juif », sont deux idées aussi éloignées l'une de l'autre que le blanc l'est du noir. Le mot « Juif » n'est jamais considéré comme synonyme de « *Judéen* », ni le mot « *Judéen* » comme synonyme du mot « Juif ». Ainsi que nous l'avons vu, lorsque le mot « Juif » fut introduit dans la langue anglaise au XVIII^e siècle, sa seule signification était celle de « *Judéen* ». Mais pendant les XVIII^e, XIX^e, et XX^e siècles, un groupe de pression international, très bien organisé et très bien financé, a généré un sens dérivé au mot « Juif ». Et ce sens dérivé, profondément implanté dans l'esprit des gens, n'a plus rien à voir avec le sens que le mot « Juif » (*Jew*) avait au XVIII^e siècle. Ce nouveau sens est le résultat d'une déformation calculée.

Le sens dérivé du mot « Juif » a aujourd'hui autant de points communs avec son sens initial, que le sens du mot *Coca*, par exemple, a de points communs avec le sens initial du mot *coca* ; ou encore que le sens du mot *Camel* a de points communs avec le sens initial du mot *camel*[1]. Le sens dérivé du mot *Coca* correspond à la boisson

gazeuse ainsi dénommée, mais son sens initial est celui d'un arbuste d'Amérique du Sud. De même que le sens initial du mot *camel* correspond à l'animal du désert à deux bosses qui porte ce nom en anglais.

Le sens dérivé des mots supplante souvent leur sens initial... C'est le résultat d'une quantité astronomique d'argent, dépensée dans des campagnes publicitaires d'envergure mondiale. Aujourd'hui, si vous dites à l'un de vos amis : « passe-moi une *Camel* », il n'ira jamais vous chercher un chameau. De même que si vous lui demandez « un *Coca* », il n'ira jamais vous déterrer un arbuste en Amérique du Sud. Ainsi, les sens dérivés parviennent à éclipser presque complètement le sens correct et initial des mots dans l'esprit des gens. Et le sens dérivé du mot *Jew* aujourd'hui ne fait pas exception, il a pratiquement éclipsé le sens correct et initial du mot *Jew*, lorsque celui-ci a été introduit dans la langue anglaise, au XVIII^e siècle. Un tel phénomène n'est pas rare.

D'ailleurs, la Cour suprême des États-Unis a reconnu la validité des sens dérivés des mots. L'instance juridique suprême de notre pays nous a donné une loi fondamentale selon laquelle « les sens dérivés des mots peuvent acquérir un droit de préséance sur la définition de n'importe quel dictionnaire ». Et pendant trois siècles, une campagne mondiale abondamment financée et précisément minutée, ayant à son actif tous les médias disponibles du monde entier, a développé un sens secondaire au mot « Juif », qui a fini par oblitérer totalement le sens correct et initial du mot « Juif ». Il n'y a pas l'ombre d'un doute à ce sujet.

Plus une seule personne dans tout le monde anglophone, ne considère encore aujourd'hui un « Juif » comme un « Judéen » au sens littéral. Alors que c'était le seul sens de ce mot au XVIII^e siècle. Dans l'esprit des gens, le mot « Juif » fait maintenant référence à un ensemble de cinq théories qui sont universellement admises :

- Un « Juif » est une personne qui professe la religion du judaïsme.
- Un « Juif » est une personne qui appartient à un groupe racial lié aux anciens Sémites.

- Un « Juif » est une personne dont les ancêtres appartenaient à une nation qui prospérait aux temps bibliques dans la zone géographique de la Palestine : les Israélites, ou les Hébreux.
- Un « Juif » est une personne qui bénéficie de par son origine d'une sorte d'élection divine, et qui présente de part son histoire des caractéristiques culturelles supérieures, dont les autres races sont dépourvues.
- Un « Juif » est « Juif » tout à la fois par sa race, sa religion et son identité nationale.[2]

Or mon cher Docteur Goldstein, ce sens dérivé du mot « Juif » est la cause principale des confusions récentes qui s'observent dans l'esprit des chrétiens au sujets des principes fondamentaux de la foi chrétienne. C'est même la cause principale de la dissolution de la foi chrétienne.

Cependant, sachez que tous les sous-entendus qui se cachent maintenant derrière le mot « Juif », sont petit à petit replacés dans leur juste perspective par un nombre croissant de chrétiens sensés dans ce pays... De tels chrétiens savent que ces sous-entendus sont en contradiction flagrante avec des faits historiques certains. Depuis longtemps déjà, les chrétiens qui ne tolèrent plus qu'on les prenne pour des imbéciles, soupçonnent la hiérarchie ecclésiastique qui lui régurgite à longueur de dimanche son cantique préféré : « Jésus était juif », « Jésus était juif », « et Marie... était juive ! ». Leur litanie commence même à friser la psychose.

Un nombre incalculable de chrétiens comprend que le clergé leur a fait subir un véritable lavage de cerveau, en les matraquant systématiquement par cette phrase : « Jésus était juif, alors vous comprenez... ». Les chrétiens ne veulent désormais entendre qu'une seule chose de la part du clergé : « la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité ». Il est urgent maintenant que le clergé dise aux chrétiens ce qu'il aurait dû leur dire depuis longtemps ; car de tous les groupes religieux du monde, les chrétiens sont les moins informés sur ces questions qui les concernent pourtant de très près... La hiérarchie ecclésiastique aurait-elle fait quelques compromis avec la vérité ?

Les chrétiens intelligents n'admettent plus comme parole d'Évangile l'assertion sans

fondement selon laquelle Jésus, pendant sa vie en Judée, ait appartenu à un groupe qui pratiquait le culte religieux connu aujourd'hui sous le nom de « judaïsme ». Ils ne croient pas non plus que Jésus-Christ, pendant sa vie, ici sur Terre, ait appartenu à la même communauté raciale que la grande majorité des « Juifs » d'aujourd'hui (prétendus ou autoproclamés) ; ni que ces « Juifs » d'aujourd'hui (prétendus ou autoproclamés) soient les descendants de ce peuple qui vivait en Judée et auquel Jésus-Christ appartenait. Ils ne croient pas non plus que l'ambiance culturelle dans laquelle Jésus-Christ a baigné, pendant son court passage ici sur Terre, et qui se reflète dans Son enseignement, ait eu le moindre point commun avec les caractéristiques culturelles des « Juifs » d'aujourd'hui (prétendus ou autoproclamés tels)... Les chrétiens refusent désormais de croire que la race, la religion, la nationalité et la culture de Jésus-Christ, et la race, la religion, la nationalité et la culture des « Juifs » d'aujourd'hui (prétendus ou autoproclamés) aient sur le fond une origine commune, ou entretiennent ne serait-ce qu'une simple communauté de caractère.

Le ressentiment des chrétiens est bien plus menaçant que ne le soupçonne la hiérarchie ecclésiastique. La hiérarchie ecclésiastique va bientôt s'apercevoir que la vérité n'est pas une folie, ni l'ignorance une bénédiction. Partout et de plus en plus, les chrétiens cherchent fiévreusement à apprendre la relation véritable qui existe entre les habitants de la Judée de l'époque de Jésus-Christ, et les « Juifs » (prétendus ou autoproclamés) du monde actuel. Les chrétiens veulent que la hiérarchie ecclésiastique leur dise tout ce qu'elle sait sur le contexte racial, religieux, national et culturel des « Juifs » du monde actuel (prétendus ou autoproclamés) et sur quelles bases la hiérarchie ecclésiastique se fonde pour affirmer que le contexte racial, religieux, national et culturel des « Juifs » d'aujourd'hui (prétendus ou autoproclamés) est le même que celui que connaissait Jésus-Christ pendant Sa vie. Les chrétiens qui s'informent savent désormais que le mythe selon lequel les « Juifs » d'aujourd'hui (prétendus ou autoproclamés) seraient les descendants des Judéens parmi lesquels vivait Jésus, n'est plus désormais qu'un mythe « explosé »...

Les chrétiens comprennent également de mieux en mieux pourquoi les « Juifs » (prétendus ou autoproclamés) ont dépensé pendant trois siècles des sommes colossales pour forger la fiction selon laquelle « Jésus était juif », dans le sens dérivé du mot. Les chrétiens sont de plus en plus conscients de tous les avantages

économiques et politiques que les « Juifs » ont directement tiré de cette fiction selon laquelle « Jésus était juif », dans le sens dérivé du terme. Les chrétiens ont compris que les « Juifs » (prétendus ou autoproclamés) voulaient ainsi nous faire croire qu'ils avaient de nombreuses affinités avec Jésus-Christ, le fondateur de notre religion ; et ils cherchent en permanence à entretenir cette fiction dans nos esprits. Mais voyez-vous, cette image d'Épinal commence vraiment à se décolorer dans l'esprit des chrétiens ; et il est même étonnant de voir avec quelle régularité elle s'effrite un peu plus, jour après jour.

[1] « Chameau » en anglais.

[2] Ainsi le *Longman English dictionary*, sorte de *Petit Larousse Illustré* pour les Anglais, donne la définition suivante au mot « Juif » : « Membre d'un peuple dont la religion est le judaïsme, et qui vivait autrefois sur la terre d'Israël, certains d'entre eux vivent dans l'état moderne d'Israël, et les autres dans divers pays du monde. »

D.087 - Histoire occultée des faux hébreux : les Khazars - Partie 2

1. Jésus-Christ était-il « Juif » ou « Judéen » ?

L'une des thèses qui nous vient de la hiérarchie ecclésiastique et qui jette le plus de confusion parmi les chrétiens, est l'affirmation sans cesse répétée que « Jésus-Christ était un Juif ». Cela semble également être devenu votre thème favori. Cette distorsion de la vérité est brandie par les prêtres au moindre prétexte. Ils la répètent constamment, et même parfois sans que ce soit une provocation délibérée de leur part. Non, vraiment, ils ont la gâchette facile dès qu'il faut nous assaisonner avec

cette fabrication. Ils ne manquent pas une occasion de le faire ! « Jésus était juif ! »... Mais aussi fort qu'ils le crient, leurs ouailles n'ont pas encore accordé leur prédilection à cette version mensongère de la réalité, et les informations qu'ils puisent à d'autres sources leur disent bien autre chose ; et leur confiance envers ces autres sources vaut largement celle qu'ils accordent à la hiérarchie ecclésiastique.

Cela pose même en vérité un sérieux problème à la hiérarchie ecclésiastique. Mais elle ne pourrait s'extraire du marécage où elle s'est empêtrée qu'en revenant à la formule magique du christianisme : « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ». C'est la seule formule par laquelle les prêtres pourraient regagner la confiance des fidèles ; car ils ne redeviendront jamais les chefs spirituels de cette nation sans un retour sincère de cette confiance. Ils devraient concentrer leurs principaux efforts sur ce seul objectif.

Mon cher Docteur Goldstein, vous êtes un théologien de prestige et un historien de marque, vous auriez donc dû partager l'avis des plus grands spécialistes sur la prétendue « judaïcité » de Jésus-Christ. Les plus grands spécialistes s'accordent aujourd'hui pour dire que le raisonnement ou l'insinuation suivant laquelle « Jésus était juif », ne repose sur aucune base factuelle. Des faits historiques incontestables, ainsi qu'une profusion d'autres preuves, établissent par delà tous les doutes possibles l'absurdité de cette phrase que l'on entend partout aujourd'hui : « Jésus était juif ».

Sans redouter la moindre contradiction qui s'appuyât sur des faits historiques, les spécialistes les plus qualifiés s'accordent sur ce point précis que Jésus-Christ n'était pas un « Juif ». Ils pourront vous confirmer texte original à l'appui, que pendant sa vie Jésus-Christ était désigné comme un « Judéen » par ses contemporains, et non comme un « Juif » ; ils vous diront également que Jésus-Christ Se désignait Lui-même comme un « Judéen », et non comme un « Juif ». Pendant son passage ici sur Terre, Jésus fut désigné par les historiens de l'antiquité comme un « Judéen », et non comme un « Juif ». Tous les théologiens de l'antiquité[1], dont la maîtrise de la question pourrait difficilement être mise en doute, désignent Jésus-Christ pendant Sa vie, ici, sur Terre, comme un « Judéen », et non comme un « Juif ».

Au sommet de la croix sur laquelle Jésus-Christ fut crucifié, on pouvait lire ces mots :

Jesus Nazarenus rex Iudaeorum. Il s'agit là, vous le savez bien, de la langue maternelle de Ponce Pilate ; et j'ose espérer que personne ne mettra en question le fait que Ponce Pilate était capable de s'exprimer correctement dans sa langue maternelle. Or, tout latiniste vous dira que la traduction correcte du latin : *Jesus Nazarenus rex Iudaeorum*, donne : « Jésus le Nazarénien[2], chef souverain des Judéens ». Il n'y a pas le moindre désaccord sur ce sujet parmi tous les spécialistes.

Pendant sa vie, ici sur Terre, Jésus ne fut jamais considéré par Ponce Pilate, ni même par les Judéens avec lesquels Il vivait, comme : « le Roi des Juifs ». L'inscription fixée à la croix sur laquelle Jésus a été crucifié, a été traduite incorrectement dans la langue anglaise ; et cette traduction erronée ne fit son apparition qu'au XVIII^e siècle. Il faut bien comprendre que c'est par esprit de dérision, que Ponce Pilate a donné l'ordre de rédiger une telle inscription : sur le point d'autoriser la crucifixion de notre Seigneur, Ponce Pilate voulut également se moquer de Lui[3]. Ponce Pilate savait pertinemment que Jésus-Christ avait été dénoncé, bafoué, puis renié par les Judéens qui, ensuite, ourdirent Sa crucifixion, ainsi que l'histoire le raconte.

À part Ses quelques disciples, tous les autres Judéens Le détestaient, et méprisaient Son enseignement, ainsi que tout ce que Jésus-Christ représentait. Le temps n'effacera pas cela de l'histoire. Et nous savons bien que le « chef souverain » des Judéens, à l'époque où cette inscription fut placée sur la croix, n'était autre que Ponce Pilate lui-même ! Et il ne faut donc pas lire cette inscription ironique comme si Ponce Pilate pensait réellement que Jésus-Christ était « le chef souverain des Judéens ». Une telle interprétation est absolument inconcevable.

Aux temps de la crucifixion de Jésus-Christ, Ponce Pilate était Procurateur de Judée pour le compte de l'Empire romain. À cette époque, l'Empire romain couvrait toute une partie du Moyen Orient. Pour Ponce Pilate, en tout ce qui pouvait le concerner sur le plan officiel ou privé, les habitants de Judée étaient des « Judéens », et non des « Juifs », comme on les a maladroitement désignés depuis le XVIII^e siècle. Or aucun historien n'a jamais recensé de religion, de race, de peuple ou de nation en Judée à cette époque, connus sous le nom de « Juifs » ; pas plus qu'ils n'en trouvèrent la moindre trace dans d'autres lieux, ou dans toute l'histoire qui a

précédé.

En tant que Gouverneur d'une province de l'Empire romain, Ponce Pilate n'exprimait guère d'intérêt envers la multitude des cultes religieux qui se pratiquaient à cette époque dans toute la Judée. Ces pratiques religieuses allaient de formes diverses d'idolâtrie, dont en premier lieu le culte phallique, à la conception naissante[4] d'un Dieu éternel, omnipotent et invisible, dénommé Yahweh (Jéhovah), dont la première intuition remontait à Abraham, patriarche illustre s'il en est, ayant vécu environ 2 000 ans auparavant. En tant que Gouverneur d'une province conquise, Ponce Pilate devait suivre les directives de Rome lui enjoignant de ne pas interférer dans les affaires religieuses du pays. Sa principale responsabilité se limitait à la collecte de l'impôt impérial, et à son acheminement vers Rome ; les cultes religieux de ses administrés ne lui importaient guère.

Maintenant mon cher Docteur Goldstein, ainsi que vous le savez, le mot latin *rex* ne signifiait pas « roi » initialement, mais « chef d'une tribu », *leader* en anglais ; et aux temps de Jésus-Christ, ce mot n'avait pas d'autre sens pour les Judéens qui connaissaient la langue latine. Le mot latin *rex*, vient du verbe latin *rego, regere* et signifie « diriger, conduire, mener, être à la tête de... ». Évidemment, le latin était la langue officielle dans toutes les provinces de l'Empire Romain, et c'est pourquoi l'inscription sur la croix fut rédigée également en latin.

Or, après leur invasion des Îles Britanniques, les Anglo-Saxons remplacèrent le mot latin *rex*, par le mot *king*. Mais le remplacement du mot *rex* par le mot *king* à cette époque postérieure, ne modifie pas rétroactivement le sens que les Romains donnaient au mot *rex* à l'époque de Jésus-Christ. Le latin *rex* signifiait simplement pour eux « chef souverain », un *leader*. Le mot anglo-saxon *king*, avait d'ailleurs une graphie différente de celle d'aujourd'hui, lorsqu'il a remplacé le mot latin *rex*, mais toutefois son sens était encore à peu près équivalent à celui du latin.

Pour Ponce Pilate, il était bien évident que Jésus-Christ était la dernière personne que les Judéens auraient acceptée comme « chef de tribu »[5]. Malgré cela, Ponce Pilate n'a pas hésité à ordonner cette inscription : *Iesus Nazarenus rex Iudaeorum*, et je répète que même par le plus sauvage étirement de l'imagination, on ne peut soutenir que ces mots de Pilate furent autre chose qu'un misérable sarcasme. Par

cette référence à Jésus-Christ comme « chef des Judéens », ceux-ci auraient ourdi la crucifixion de leur chef souverain.

À l'époque de Jésus-Christ, les Romains désignaient le territoire actuel de la Palestine sous le nom de *Iudaea*. Cette province était administrée par Ponce Pilate comme une partie intégrante de l'Empire romain. La traduction française de *Iudaea* est : « la Judée ». Le seul adjectif français que l'on puisse construire sur ce nom latin de *Iudaea* est « Judéen », et non pas « Juif ». Ainsi, la population qui vivait à l'emplacement de la zone géographique connue actuellement sous le nom de Palestine, était désignée en latin, à l'époque de Jésus-Christ, par le mot *Iudaeus* : « les Judéens ». À strictement parler, ce mot ne désignait rien d'autre que les habitants vivant à l'intérieur des frontières de la Judée à cette époque. Or qui pourrait nier que Jésus-Christ ne fut, Lui aussi, un habitant de la Judée de cette époque ?[6]

Or vous savez très bien, mon cher Docteur Goldstein, que le génitif pluriel du latin *Iudaeus* est : *Iudaeorum*. Et que la traduction française littérale du génitif pluriel *Iudaeorum*, devrait être : « des Judéens », et non pas : « des Juifs ». Il est complètement impossible de donner une autre traduction littérale au latin *Iudaeorum*[7]. C'est pourquoi comme je vous le disais, tous les théologiens et les historiens, qui maîtrisent bien ce problème, savent qu'il faut traduire *Iesus Nazarenus rex Iudaeorum* par « Jésus le Nazarénien chef souverain des Judéens ». Vous devez tomber d'accord sur cela.

À l'époque où Ponce Pilate a donné l'ordre de placer l'inscription *Iesus Nazarenus rex Iudaeorum* sur la croix, les autorités spirituelles de la Judée protestèrent d'ailleurs auprès de lui, en lui disant : « ...ne marque pas que Jésus est le chef des Judéens, mais seulement qu'il a dit qu'il était le chef des Judéens »[8]. Les autorités spirituelles de la Judée émirent des protestations très fortes auprès de Ponce Pilate au sujet de cette référence à Jésus-Christ comme *rex Iudaeorum* ; insistant sur le fait que Ponce Pilate n'avait pas une connaissance précise du statut véritable de Jésus en Judée ; et comme vous le savez, ces protestations sont bien documentées pour l'histoire[9].

Mais nous savons par les mêmes sources que les autorités spirituelles de la Judée

protestèrent en vain auprès de Ponce Pilate. Ils soutinrent en effet auprès du Procureur, que Jésus avait simplement « dit qu'il était le chef des Judéens », et que par conséquent Pilate ne devait pas écrire que Jésus « était le chef des Judéens », car après tout, Ponce Pilate n'était qu'un étranger en Judée, et il ne pouvait pas comprendre la situation aussi bien que les autorités spirituelles de cette province. Et c'est un fait qu'à cette époque, le chevauchement inextricable des questions religieuses, sociales et économiques dans la politique intérieure de la Judée, n'intéressait guère Ponce Pilate dans ses fonctions de Procureur pour le compte de Rome.

Dans la version originale de l'*Évangile selon saint Jean*, rédigée en grec, on ne trouve pas d'équivalent de ce passage selon lequel les autorités spirituelles de la Judée prétendirent que Jésus avait « simplement dit qu'il était le chef des Judéens ». Les traductions anglaises de *Jean* 19:19, se basant sur le manuscrit grec, nous donnent : « N'écris pas "le chef souverain (*basiej*) des Judéens (*tw*n* ioudaiwn*)^[10]", mais qu'il a dit qu'il était le chef souverain des Judéens ». *tw*n* ioudaiwn* est le grec pour le latin *Iudaeorum* ; *basiej* est le grec pour le latin *rex* ; dans les versions respectivement grecques et latines de l'*Évangile selon saint Jean*.

Pilate n'eut cure de ces protestations de la part des autorités spirituelles de la Judée, et il leur répondit sèchement : « *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit* », afin de les faire taire. Et l'inscription demeura telle que nous la connaissons aujourd'hui : *Iesus Nazarenus rex Iudaeorum*, « Jésus le Nazarénien, chef souverain des Judéens ».

Cette citation latine que je vous donne, reprend mot pour mot, comme vous le savez, la traduction du *Nouveau Testament* faite au IV^e siècle par saint Jérôme. Cette traduction est bien évidemment : *La Vulgate*^[11]. Ce fut la première traduction officielle de l'Église chrétienne du *Nouveau Testament* en latin. Et jusqu'à ce jour, elle est restée la seule version officielle utilisée dans toute l'Église catholique romaine. La traduction de l'*Évangile selon saint Jean* par Saint Jérôme fut réalisée à partir du manuscrit grec original. Et dans ce manuscrit grec, nous trouvons toujours cette protestation des autorités spirituelles de Judée, qui demandent à Pilate de ne pas écrire que Jésus était « le chef souverain des Judéens ».

Or mon cher Docteur Goldstein, ouvrez bien vos oreilles, car nous arrivons

maintenant au cœur du problème : il n'existe aucun fondement historique qui nous permette de dire que le mot grec *ioudaiwj*, le mot latin *Iudaeus*, ou le mot français « Judéens », aient jamais possédé la moindre connotation religieuse ! Dans leurs langues respectives, ces mots n'ont toujours revêtu qu'une simple connotation géographique. Ces mots étaient utilisés pour identifier les habitants qui étaient nés dans le territoire de la Judée. Et à l'époque de Jésus-Christ, il n'existait aucun culte religieux en Judée ou ailleurs dont le nom ait la même racine que le mot « Judée », comme c'est par contre le cas pour le culte religieux dénommé « judaïsme ». Aucun culte, ni aucune secte ne portait le nom de « judaïsme »[12].

Personne ne pourra contredire le fait que le mot *Jew* (Juif) n'existait pas dans la langue anglaise avant l'année 1775[13].

La première acception écrite du mot *Jew* en langue anglaise, nous a été laissée au XVIII^e siècle par Sheridan dans sa pièce de théâtre : *Les Rivaux*. Dans l'Acte 2, scène 1 de cette pièce, nous lisons : « Elle aura la peau d'une momie, et la barbe d'un Juif ». Avant cette utilisation du mot *Jew* faite par Sheridan, ce mot n'existait pas dans notre langue. Ainsi, Shakespeare ne l'employa dans aucune de ses pièces, comme vous pourrez le vérifier vous-même. Certes, dans le *Marchand de Venise*, acte 5 scène 3, il est bien question d'un « Juif ». Mais pour ce passage précis, l'édition originale nous donne : « Et pourquoi ? Je suis un *Iewe*, et un *Iewe* n'a t-il pas d'yeux ?[14] ».

Dans la *Vulgate*, Jésus est désigné comme « l'un des Judéens », grâce au génitif pluriel *Iudaeorum*.

Jésus est désigné pour la première fois par le mot *Jew* au XVIII^e siècle, dans l'édition révisée de la première traduction anglaise du *Nouveau Testament* qui remontait au XIV^e siècle. L'étymologie du mot *Jew* dans la langue anglaise, ne laisse aucun doute sur le fait que le mot *Jew* du XVIII^e siècle provient directement du mot *Iudaeus* de la *Vulgate*[15].

Les manuscrits allant du IV^e au XVIII^e siècle, retracent précisément l'évolution du mot *Iudaeus* dans la langue anglaise. Dans ces manuscrits, on trouvera que la

langue anglaise à connu un très grand nombre d'équivalents au mot *Jew*, tout au long de son histoire. Depuis le latin *Iudaeus* jusqu'à l'anglais moderne *Jew*, on rencontre successivement : *Gyu, Giu, Iu, Iuu, Iuw, Ieuu, Ieuy, Iwe, Iow, Iewe, Ieue, leue, Iue, Ive, lew*, et finalement au XVIII^e siècle : *Jew*. Et pour le pluriel on a : *Giwis, Giws, Gyues, Gywes, Giwes, Geus, Iuys, Iows, Iouis, Iews*, et finalement au XVIII^e siècle : *Jews*.

Au XVIII^e siècle, les presses typographiques s'étaient grandement améliorées, et on imprima des quantités illimitées du *Nouveau Testament*. Ces éditions révisées, qui se basaient encore toutes sur la première édition en langue profane du XIV^e siècle, furent largement distribuées dans tout le monde anglophone, et de nombreuses familles qui n'avaient jamais possédé de Bible, ont pu en acquérir une qui soit rédigée dans la langue qu'ils parlaient tous les jours. C'est dans cette édition révisée que le mot *Jew* apparaît pour la première fois. Et grâce à l'importance du tirage, la forme *Jew* s'est définitivement imposée dans la langue anglaise.

Ainsi que vous le savez, mon cher Docteur Goldstein, les éditions les plus connues du *Nouveau Testament* en langue anglaise sont : la *Rheims (Douai) Edition*, et la *King James Authorized Edition*. La première traduction du *Nouveau Testament* en anglais de la *Rheims Edition* date de 1582, et conformément à ce qui a été dit, le mot *Jew* ne s'y trouve pas. De même pour la première traduction en anglais du *Nouveau Testament* de la *King James Authorized Edition* de 1611. Le mot *Jew* ne fit son apparition, dans ces deux éditions les plus connues du *Nouveau Testament*, que dans leurs éditions révisées du XVIII^e siècle.

Un nombre incalculable de ces éditions sorties des presses typographiques a circulé parmi le clergé et les laïcs de tout le monde anglophone ; mais parmi ces personnes, très peu ne connaissaient ou ne se préoccupaient de l'étymologie exacte du mot *Jew*, qu'ils découvraient pour la première fois. Ils acceptèrent donc naturellement le mot *Jew* comme la traduction officielle du latin *Iudaeus* et du grec *ioudaiwv*. Il s'agissait simplement d'un mot nouveau pour eux.

Lorsque vous avez appris le latin à l'école, on vous a dit que la lettre « I », en début de mot, était prononcée comme le yod phonétique ; c'est à dire comme la première

lettre du mot « yacht » ; et on le représente parfois par la lettre « J » plutôt que par la lettre « I », afin justement de marquer la différence de prononciation. Ainsi, le « I » initial de *Iudaeus*, se prononce comme le « Y » de « yacht ». Or toutes les formes anglaises de *Jew* antérieures au XVIII^e siècle, y compris celles qui commencent par les lettres *Gi* ou *Gy*, se prononçaient avec le yod en début de mot.

La prononciation actuelle du mot *Jew* ("DJOUUU"), date du XVIII^e siècle. Auparavant c'était le yod qui était utilisé ("YOUUU").

Le mot allemand *Jude* : "YOU-DE", reste quant à lui très fidèle à la prononciation latine. La première syllabe du mot allemand *Jud-e*, se prononce exactement de la même manière que la première syllabe du mot latin *Iud-aeus*. Et le mot allemand *Jude* résulte de la contraction que les peuples germaniques ont fait subir au latin *Iudaeus*, tout comme le mot anglais *Jew* résulte de la contraction que les peuples anglo-saxons ont fait subir au latin *Iudaeus*.

Mon cher Docteur Goldstein, comme vous le savez déjà, la langue anglaise est largement composée de mots empruntés à des langues étrangères. Après leur adoption par la langue anglaise, ces mots étrangers subissent diverses adaptations et contractions de leur orthographe, afin de les rendre plus aisément prononçables dans le système phonétique anglais. Ce procédé d'adoption de mots étrangers, puis de leur adaptation, est à l'origine de nombreux mots nouveaux, tels que le mot *cab*, qui nous vient du français « cabriolet ». Et nous pourrions trouver des milliers d'exemples comme celui-ci. Vous devez déjà en avoir des dizaines sur le bout des lèvres.

C'est par ce procédé naturel d'adoption-adaptation, que le latin *Iudaeus* et le grec *ioudaiwv* ont fini par donner le mot *Jew* que nous connaissons. Ainsi, les anglophones auront dû se battre pendant 14 siècles avant de trouver la prononciation et l'orthographe qui leur convienne, pour l'adoption du mot latin *Iudaeus*. Les mots *Iudaeus* et *ioudaiwv* ne pouvant se prononcer facilement en anglais, il a donc fallu forger un mot nouveau.

Comme dernière confirmation, je vous citerais l'édition *Wyclife* de la Bible de 1380, la toute première traduction de *la Vulgate* en anglais. Dans cette édition, Jésus est

désigné comme « l'un des *Iewes* », car telle était la version anglaise du latin *Iudaeus* au XIV^e siècle, et elle se prononçait : « HHHYOU-WIIIZ » au pluriel, le singulier *Iewe* se prononçait : « HHHYOU-WIII ». Pour le verset de *Jean* 19:19, on lit dans cette édition : « *Ihesus of nazareth kyng of the iewes* ». Avant le XIV^e siècle, la langue anglaise s'était dotée d'un grand nombre de mots anglo-saxons, dont le mot *kyng*, qui avait la même signification que le latin *rex* et que le grec *basileuv*, c'est-à-dire, celle de « chef de tribu ».

L'édition *Tyndale* du Nouveau Testament, publiée en anglais en 1525, présente aussi Jésus-Christ comme « l'un des *Iewes* ». L'édition *Coverdale* publiée en 1535 le décrit encore comme « l'un des *Iewes* », et traduit *Jean* 19:19 par : « *Jesus the Nazareth, kyng of the Iewes* ». L'Édition *Cranmer* de 1539, nous parle encore de Jésus comme étant « l'un des *Iewes* ». Dans l'Édition de Genève publiée de 1540 à 1557, Jésus est encore décrit comme « l'un des *Iewes* ». Dans l'Édition *Rheims* de 1582, Jésus est appelé « l'un des *Ievves* ». Dans l'Édition *King James* publiée de 1604 à 1611, connue également sous le nom de *Version Autorisée*, Jésus était encore et toujours décrit comme : « l'un des *Iewes* ». Chacune de ces formes du latin *Iudaeus* étant celle qui était en usage à l'époque de ces différentes traductions.

[1] Les pères de l'Église.

[2] Ou « Jésus de Nazareth... », les « Nazaréniens » étant au sens strict : « les habitants de Nazareth ».

[3] Et des « Judéens » qui tramèrent son supplice.

[4] En ce qui concerne le culte rendu à Yahweh, et la compréhension de Yahweh, il faudrait dire plus exactement qu'au temps de Jésus-Christ, cette conception n'était plus véritablement « à son état naissant », mais bien : « à son état déclinant » (pharisaïsme), par rapport à l'intensité du culte qui lui était rendu par les Israélites, ainsi que nous allons l'aborder plus loin. Toutefois, il existait bien une « conception naissante », et je pense que Benjamin Freedman a omis cette distinction dans un raccourci de pensée, et selon laquelle la révélation de Yahweh se ferait également à

certains hommes qui ne sont pas des Israélites ; et cet universalisme du culte de Yahweh est précisément l'un des fondements du christianisme.

[5] Cela est évident pour la Judée. Mais en ce qui concerne la Galilée proprement dite, prompte à la sédition, et d'où était originaire Jésus-Christ, cela peut se discuter :

Jean 6:14-15 : « Or ces gens [qui vivaient à proximité du Lac de Tibériade], ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : celui-ci est véritablement le Prophète qui devait venir au monde. Mais Jésus ayant connu qu'ils devaient venir l'enlever afin de le faire Roi, se retira encore tout seul en la montagne » (Martin 1744).

[6] Cependant si l'épithète régionale, qui qualifie souvent un homme, est liée au lieu où cet homme est né, et où il a grandi, et duquel il a acquis tous les particularismes régionaux de la population, il faudrait alors dire plus précisément que Jésus-Christ était « Galiléen ». Mais dans notre problématique présente, cela revient au même ; car la Galilée était, elle aussi, une province multiethnique et multiconfessionnelle (encore bien d'avantage que la Judée) ; et le mot « Galiléen » entretient par conséquent bien moins de rapports avec le mot « Juif » (mot moderne dont Freedman va analyser plus loin toutes les significations), que le mot « Judéen ».

[7] Le dictionnaire *Félix Gaffiot* de 1934 nous donne les entrées suivantes :

- *Judaea, ae*, nom fém. (du grec *ioudaia*) : la Judée. Pline : 5, 70. Suétone : *Vie de Titus* 4. Tacite : *Histoires* 2, 79.

- *Judaeus, a, um*, adj. : de Judée, **juif**. Pline : 13, 46 ; 31, 95. Substantivé au masculin pluriel : **les Juifs**. Cicéron : *Pro Valerio Flacco* 37. Horace : *Satires* 1, 5, 100. Tacite : *Histoires* 5, 2.

- *Judaea*, nom fém., femme **juive**. Juvénal : 6, 543.

Ici, puisque le dictionnaire lui-même contredit Benjamin Freedman, il semble vraiment qu'il nous soit désormais impossible de camoufler une erreur aussi grossière de sa part... Cependant, c'est une lecture superficielle qui nous le laisserait supposer. Qu'on ne s'y trompe pas : Benjamin Freedman ne cherche pas ici à nous faire un grossier tour de passe-passe en jouant sur les mots, pour établir que Jésus-Christ n'était pas « Juif », comme on le dit, mais « Judéen », et toc ! Non... comme cela se précisera plus loin, l'objet de Benjamin Freedman est essentiellement d'expliquer que l'évolution naturelle qui fit du mot latin *Iudaeus* le mot anglais *Jew* (Juif), fut en même temps à l'origine d'une confusion dramatique. Confusion que nous transmettons sans y prendre garde

lorsque nous désignons les adeptes authentiques de la religion de Yahweh de l'*Ancien Testament* par l'expression : « les Juifs » ; ou lorsque nous pensons que « les Juifs » d'aujourd'hui, sont des adeptes authentiques de la religion de l'*Ancien Testament*. Il faudrait deux mots différents pour distinguer ces deux réalités différentes. C'est la seule manière de permettre à la pensée de se dégager de l'amalgame. Pour pallier à cet inconvénient majeur, je propose d'utiliser l'expression de « vrai Israélite », forgée par Blaise Pascal, vraisemblablement sur la base de *Jean 1:47* (« *Jésus aperçut Nathanaël venir vers lui, et il dit de lui : voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude.* »). Blaise Pascal nous permet ainsi de mettre fin à la confusion entre ceux qui cherchent à prévariquer, et ceux qui honorent Yahweh en droiture et en vérité ; cette expression heureuse apparaît dans le chapitre 13 des *Preuves de la religion chrétienne*, connues sous le nom de *Pensées de Pascal* : « [Jésus-Christ] nous a appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du Ciel, etc. »

[8] *Jean 19:21*.

[9] À ma connaissance, les seuls documents qui en attestent sont *les Évangiles*, qui en tant que documents écrits relatant des événements donnés (fussent-ils à caractère religieux), constituent d'authentiques documents historiques, même s'ils doivent être interprétés avec les précautions relatives aux documents ayant un caractère religieux. C'est ainsi que l'histoire des Hébreux tire presque toute sa documentation de l'*Ancien Testament*. Ou que l'histoire des Aryens en Inde se base elle aussi sur des textes sacrés.

[10] Du singulier *ioudaiwv*.

[11] *Jean 19:19* : « *scripsit autem et titulum Pilatus et posuit super crucem erat autem scriptum Iesus Nazarenus rex Iudaeorum* ». (*Vulgate*)

[12] Il est vrai qu'à proprement parler, aucune religion de cette époque ne portait un nom dérivé du mot « Juda » ou « Judée », et ce dans n'importe quelle langue, même en hébreu. Ou si un tel mot a existé dans la sphère gréco-romaine, ce ne pouvait être que de fraîche date, puisqu'on en a aucune trace écrite avant Flavius Josèphe. La situation religieuse en Galilée était bien plus complexe que ne pourrait en rendre compte un mot unique :

À l'époque de Jésus-Christ, dans les territoires de Judée et de Galilée, quatre sectes se disputaient le culte de Yahweh, au milieu d'une quantité de cultes païens (notamment hellénistiques). Il y

avait : les pharisiens, les sadducéens, les zélotes et les esséniens (cf. Flavius Josèphe : *Guerre des Juifs*, II, 162-166). Ces quatre sectes rendant un culte à Yahweh, présentaient sous cet angle une certaine homogénéité d'apparence, je veux dire, par rapport aux païens qui les entouraient. La preuve en est qu'ils se désignaient eux-mêmes depuis des siècles par un mot bien précis : le mot hébreu *Yehudi*, qui était porteur d'un sens plus étendu que la connotation strictement géographique donnée par Benjamin Freedman au mot « Judéen ». En effet, *Yehudi*, malheureusement traduit par « Juif », signifie d'après le *Nouveau Dictionnaire Biblique Emmaüs* :

« Celui qui faisait partie de la tribu de Juda, ou du Royaume de Juda. Ce nom prit ensuite un sens plus étendu, et désigna tous les Hébreux qui revinrent de la captivité [en Judée]. (...) »

Par conséquent, les descendants des Hébreux, toutes tribus confondues, se définissaient par rapport aux païens grâce à un terme global, celui de *Yehudim*. Ce terme avait une connotation franchement raciale, plutôt que géographique. Et les personnes qui parlaient latin, qu'ils vécussent en Judée ou ailleurs, désignaient ces *Yehudim* en employant toujours le mot latin : *Iudaeen* (ne faisant plus référence à la circonscription géographique de la Judée, mais bien aux descendants du peuple qui formait le Royaume de Juda, comme le mot hébreu *Yehudim*)... Comment s'opérait alors, en latin, la distinction entre les païens de Judée et les *Yehudim* (puisque ces païens de Judée, pour les *Yehudim*, n'étaient pas du tout des *Yehudim*, alors que pour Rome ils étaient bien d'authentiques *Iudaeen*) ?... Il semble qu'il n'y avait pas de mot précis pour une telle distinction. Les fonctionnaires vivant à Rome, par exemple, devaient probablement user de périphrases pour distinguer ces deux entités distinctes : « Les Judéens sacrifiant au Temple de Jérusalem », pour les *Yehudim*, et pour les païens : « Les Judéens pratiquant tel ou tel culte hellénistique »...

Mais encore une fois, et sur le fond, cela ne change strictement rien, et ne contredit nullement la démonstration de Benjamin Freedman établissant que Jésus n'était pas « Juif ». Puisque, comme il va le montrer, le mot « Juif » actuel désigne exclusivement les héritiers du pharisaïsme, au détriment des autres sectes qui étaient très actives à l'époque de Jésus. Or, compte tenu des « mots doux » que Jésus-Christ adresse en toute occasion aux pharisiens... il est impossible qu'Il fut un de leurs sectateurs, ni même qu'Il fut sadducéen. Il est donc impossible qu'Il fut « Juif », dans le sens où Il aurait été, même de loin, un amateur de la religion qui porte aujourd'hui le nom de « judaïsme ». De plus, l'objet de cette lettre de Benjamin Freedman va être de montrer qu'il est impossible que Jésus-Christ ait été de la même race que l'immense majorité des « Juifs » d'aujourd'hui.

Or si Jésus-Christ n'était ni pharisien, ni sadducéen sur le plan de la croyance, il reste donc quatre possibilités :

1 : Soit Jésus-Christ était esséniens.

2 : Soit Jésus-Christ était zélote.

3 : Soit Jésus-Christ appartenait à chacune de ces deux sectes (qui entretenaient effectivement certaines affinités : la première incarnant une sédition spirituelle par rapport à la dégénérescence du culte de Yahweh ; la seconde incarnant une sédition temporelle par rapport à l'occupation romaine ; et en outre, le mouvement des zélotes était fortement implanté en Galilée, et un disciple de Jésus-Christ était Zélote).

4 : Soit enfin, et c'est le plus probable, Jésus-Christ n'appartenait activement à aucune de ces deux sectes, et traçait la piste où s'engagerait le christianisme.

En revanche, et c'est là la précision qui s'imposait, il est plus que probable que Jésus-Christ ait été un *Yehudi*, dans le sens que ce terme avait avant la captivité à Babylone. C'est-à-dire qu'il est plus que probable que le père du père du père... du père de Jésus-Christ ait appartenu à la tribu de Juda. Tous les titres messianiques que les deux *Testaments* nous transmettent désignent invariablement Jésus-Christ comme membre de la tribu de Juda : « Fils de David », « lion de la tribu de Juda »... Deux Évangiles font par ailleurs remonter Sa généalogie au roi David lui-même, et Son « père » [adoptif] Joseph est plusieurs fois désigné comme appartenant à la maison et à la famille de David. Il y a donc peu de chances pour que tout cela ne fut qu'un canular, ou ne soit à considérer que sur un plan strictement spirituel. Pendant les 9 siècles qui séparent l'époque de Jésus-Christ de l'époque du roi David, il est tout à fait possible que certaines lignées israélites pratiquantes se soient transmis le souvenir de leur ascendance davidienne ; et il est certain que beaucoup d'Israélites savaient encore de quelle tribu le père du père du père... de leur père provenait. Paul, par exemple, nous révèle à plusieurs reprises qu'il est de la tribu de Benjamin. Et il ne s'agit pas de savoir de quelle tribu était les mères, car je crois que cela n'avait que peu d'importance, pourvu que celles-ci fussent Israélites (même si mon affirmation demande confirmation d'un spécialiste). Par conséquent, une ascendance exceptionnelle, ou le nom de la tribu de l'ancêtre, est facilement transmissible de père en fils, car elle ne suit que la branche paternelle, et ce n'est plus alors qu'une question d'absence de rupture dans la continuité : si un enfant connaît son père, il sait de quelle tribu était le père de son père, et ainsi de suite. Et si les traditions accordant une importance à la tribu ou à un ancêtre exceptionnel sont maintenues dans

la lignée en question, il est très possible que la transmission se maintienne pendant une dizaine de siècles.

On constatera par ailleurs que Benjamin Freedman ne nie nullement que Jésus-Christ ait été de la même race que les *Yehudim* ; en réalité, il n'aborde pas du tout ce sujet. Il rejette par contre avec la plus grande vivacité, comme nous allons le voir, que les « Juifs » d'aujourd'hui aient le droit de se présenter comme les héritiers des *Yehudim* d'hier, à la foi sur le plan racial, et sur le plan religieux.

Enfin, l'Écriture vient renvoyer dos à dos les protagonistes qui s'attacheraient un peu trop à la question de la généalogie temporelle de Jésus-Christ : *« Or la naissance de Jésus-Christ arriva en cette manière. Comme Marie sa mère eut été fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent ensemble, elle se trouva enceinte par l'opération du Saint-Esprit. Et Joseph son mari, parce qu'il était juste, et qu'il ne la voulait point diffamer, la voulut renvoyer secrètement. Mais comme il pensait à ces choses, voici, l'Ange du Seigneur lui apparut dans un songe, et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie ta femme ; car ce qui a été conçu en elle est du Saint-Esprit. Et elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus ; car il sauvera son peuple de leurs péchés. Or tout ceci est arrivé afin que fût accompli ce dont le Seigneur avait parlé par le Prophète, en disant : Voici, la Vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils; et on appellera son nom Emmanuël, ce qui signifie, DIEU AVEC NOUS. Joseph étant donc réveillé de son sommeil, fit comme l'Ange du Seigneur lui avait commandé, et reçut sa femme »* (Matthieu 1:18 à 24, Version David Martin).

Juste avant de remettre la version définitive de cet ouvrage à son éditeur, j'ai eu la chance de lire sur Internet l'explication la plus efficace que je connaisse pour dissiper toutes les confusions relatives au mot « Juif ». J'ai fait cette précieuse découverte sur le site de G.O.A.L. (*God's Order Affirmed in Love*).

Il s'agit du site Internet le plus important du Mouvement Identitaire Chrétien. Ce mouvement est dit « Identitaire », car il enseigne sur des bases très sérieuses quelle est la véritable identité des Israélites de la Bible (notamment quelle est l'identité de ces « brebis perdues de la maison d'Israël », vers lesquelles Jésus-Christ a envoyé ses disciples : *« Jésus envoya ces douze, et leur commanda, en disant : n'allez point vers les Gentils, et n'entrez point dans aucune ville des Samaritains ; mais plutôt allez vers les brebis perdues de la Maison d'Israël »* (Matthieu 10:5-6). Je laisse donc le lecteur découvrir par lui-même sur ce site quelle est cette identité véritable, quelle est cette identité volée ; préparez-vous à une surprise... Le passage qui nous intéresse plus

particulièrement ici, est la réponse à la 7^{ème} Question la plus Fréquemment Posée (F.A.Q. : *Frequently Asked Questions*) sur ce site. Je traduis intégralement cette réponse :

« ISRAEL-IDENTITY

F.A.Q. n°7

Quelle est la différence entre un Sémite, un Hébreux, un Israélite, et un « Juif » ? Ces termes sont-ils équivalents en quelque manière, et peut-on les employer indistinctement ?

Un Sémite est une personne qui descend de Sem, l'un des fils de Noé. Un Hébreu est une personne qui descend d'Héber, l'un des petits petit-fils de Sem. Ainsi, tous les Hébreux sont des Sémites, mais tous les Sémites ne sont pas des Hébreux.

Après six générations, de la lignée d'Héber naît Abraham. Abraham était donc tout à la fois un Hébreu et un Sémite, puisqu'il appartenait aux deux lignées d'Héber et de Sem.

Isaac est né d'Abraham, puis Jacob d'Isaac. Le nom de Jacob fut changé en « Israël », et Israël fut le père de 12 fils. Ce sont les fils d'Israël et leurs descendants qui sont appelés : « les Israélites » ; et eux aussi sont tout à la fois des Sémites et des Hébreux, sans que cela ne fasse d'Abraham ou d'Isaac des Israélites. Bon nombre de personnes intervertissent également les termes « Juifs » et « Israélites », ou vont même jusqu'à appeler Abraham « un Juif ». Or Abraham ne fut pas même un Israélite, et le mot « Juif » [*Yehudi* n.d.t.] n'est employé dans la Bible que 1 000 ans après lui.

L'un des fils de Jacob-Israël était Juda (en hébreu : *Yehuda*). Ses descendants étaient les *Yehudim*, ce qui doit se traduire rigoureusement par : les « **Judahites** ». Le mot hébreu donna en grec : *ioudaiwv*, et en latin *Iudaeen*.

La confusion actuelle vient de ce que presque toutes les versions modernes de la Bible traduisent indifféremment chacun de ces termes par le mot « Juif », qui est un mot relativement moderne résultant d'une contraction phonétique à partir du latin. Mais chaque fois que vous lisez le mot « Juif » dans l'*Ancien Testament*, vous devriez lire : « Judahite », et chaque fois que vous lisez le mot « Juif » dans le *Nouveau Testament*, vous devriez lire : « Judéen ». Ces mots eurent une très longue histoire, et leur signification s'est encore ramifiée ; ils finirent par revêtir des sens différents en fonction du contexte dans lequel on les trouve.

Dans l'*Ancien Testament* pour commencer, le mot « Judahite » présente trois sens bien distincts :

1 : Un « Judahite » est une personne qui est de la tribu de Juda (dans le sens racial).

2 : Un « Judahite » est une personne qui vit dans le territoire de la « Maison de Juda », ce qui inclut également les tribus de Benjamin et de Lévi. La connotation est ici principalement géographique, mais également tribale.

3 : Au sens religieux, un « Judahite » désigne une personne qui pratique la religion du Royaume de Juda. **Or à l'époque d'Esther, de nombreux non-Israélites « devinrent Juifs » (c'est-à-dire, « Judahites ») par la suite des victoires des Judahites sur leurs nations** (cf. *Esther* 8 : 17).

Dans le *Nouveau Testament* maintenant, le mot grec *ioudaiwv* [le *Nouveau Testament* a été rédigé en grec *n.d.t.*], aurait dû être traduit par « Judéen », et ce mot revêt globalement les mêmes sens que le précédent, avec quelques adaptations pour le sens géographique :

1 : Un « Judéen » est une personne qui vit dans la province de Judée (par opposition à la Galilée et à la Samarie). Tel est par exemple le sens qu'il faut retenir pour *Jean* 7:1. Cette fois l'usage est tout à fait géographique, et il sert aussi à désigner les non-Israélites vivant en Judée, et qui ont été incorporés à la nation en 135 av. J.-C.

2 : Un « Judéen » est toujours une personne qui est de la tribu de Juda (dans le sens racial).

3 : Un « Judéen » est toujours un adepte de la religion de l'ancien Royaume de Juda, religion qui a été donnée par Moïse et par les Prophètes. Tel est par exemple le sens qu'il faut retenir pour *Romain* 2:28-29.

Or presque toutes les Églises actuelles ne font pas les distinctions requise entre tous ces termes.

En résumé, nous pouvons retenir que seul un petit nombre d'Israélites portèrent le nom de « Juifs » (ou plus exactement « Judahites », puis « Judéens ») ; que beaucoup de non-Israélites furent appelés « Juifs » (ou plus exactement « Judahites », puis « Judéens ») par le seul fait qu'ils vivaient en Judée, ou qu'ils suivaient la religion du Royaume de Juda ; et enfin, comme nous l'avons vu précédemment [FAQ n°5], que les prétendus « Juifs » du judaïsme, ne sont ni des Israélites, ni des Hébreux, ni des Sémites, mais bien des Khazars (de race turco-mongole)... FIN DE LA QUESTION 7 »

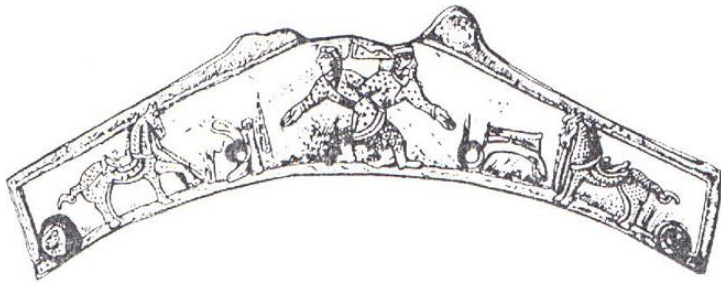
Comme on le voit, les « Chrétiens Identitaires » des pays anglo-saxons font depuis des années un travail « révisionniste », en traquant systématiquement toutes les interprétations truquées de l'écriture. Là comme pour l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale, les menteurs sont les mêmes... Ce « révisionnisme théologique » fait grincer pas mal de dents là-bas, comme le prouve cette conclusion du B'nai Brith australien : « Les trois formes de haine [sic] les plus menaçantes pour l'avenir de la communauté sont : la négation de l'Holocauste, la racisme *New Age* [?], et le Mouvement d'Identité Chrétienne », (*Australian Jewish News*, Sydney, 10 décembre 1999).

[13] En ce qui concerne la première acception du mot « Juif » dans un écrit français, nous en avons des exemples bien plus précoces avec Étienne Boileau à la fin du XIII^e siècle (*Dictionnaire Étymologique et Historique Larousse*). Le mot « judaïsme » quant à lui, apparaît pour la première fois avec Gautier de Coincy, au début du XIII^e siècle. L'origine de ces mots remonte au latin *Iudaeus*, emprunté au grec *ioudaiwv*, dérivé du nom propre grec *ioudaia*, venant de l'hébreu *Yehudi*, et signifiant : « de Juda », sous-entendre : « du Royaume de Juda », sous-entendre : « du royaume de la tribu de Juda », sous entendre : « du royaume de la tribu constituée par les fils de Juda », sous entendre : « du royaume de la tribu constituée par les fils de Juda, lui-même quatrième fils de Jacob-Israël », etc. C'est à cette tribu de Juda qu'échoua aux temps bibliques, le territoire connu par l'Antiquité sous le nom de Judée.

[14] "What is the reason? I am a Iewe; hath not a Iewe eyes?"

[15] De même pour le mot « Juif » en français.

D.086 - Histoire occultée des faux hébreux : les Khazars - Partie 1



L'Histoire occultée des Faux Hébreux :

LES KHAZARS

LES JUIFS MODERNES NE DESCENDENT PAS D'ISRAËL !

**Version française de la lettre adressée par Benjamin H.
Freedman au Docteur David Goldstein**

Titre original :

***Facts are Facts,
the Truth about the Khazars***

Traduit et annoté par Ferdinand

« *Suis-je donc devenu votre ennemi en vous disant la vérité ?* »

Épître aux Galates 4:16

Avertissement de Mission : Moisson des Élus

Lors de la lecture du document suivant, nous vous prions de bien vouloir tenir compte du fait que, au moment de la rédaction du présent livre, à la fin des années '50, M. Benjamin H. Freedman s'était converti au catholicisme, ce qui, tout sincère fut-il, ne faisait pas de lui un véritable chrétien. S'il fut chrétien, c'était grâce à sa lecture de la Bible et à ses convictions personnelles.

Il s'adressait à un certain Docteur Goldstein qui, d'après ce que l'on peut déduire, était un prêtre catholique prônant que le catholicisme procédait du judaïsme. M. Freedman croyait sans doute que le Docteur Goldstein était tout simplement mal informé. Mais, si l'on en croit les citations que M. Freedman fait des paroles du Docteur Goldstein, nous pouvons croire que ce dernier était plutôt un genre de Jésuite crypto-Juif dont la fonction était de contribuer à intoxiquer les catholiques et les chrétiens en général en leur faisant croire que les « Juifs » (prétendus ou autoproclamés) étaient la race élue.

La personne qui a exécuté la traduction du texte de M. Freedman, un prénommé Ferdinand, ayant par ailleurs fait un excellent travail de traduction, semble également catholique (quoique nous ne pouvons en être sûr). Nous vous demandons d'en tenir compte dans les nombreux commentaires qu'il formule en notes de bas de page.

Savoir que le catholicisme est infesté de Juifs talmudistes depuis des siècles nous aide à comprendre certaines alertes de M. Freedman vis-à-vis la hiérarchie catholique dont il s'affligeait de voir l'inertie face à ses révélations. Nous en comprenons le pourquoi à cause de la pourriture qui règne en maître depuis des siècles au Vatican.

Que cette lecture vous soit profitable.

Roch Richer

Préface

Benjamin H. Freedman :

Benjamin Freedman fut élevé comme un « juif non pratiquant ». Il vivait à New York, et devint un homme d'affaire très efficace, et très riche. À une certaine période de sa vie, il était le principal actionnaire de l'immense *Compagnie des Savons Woodbury*.

Il fut témoin, et même un peu acteur, des manipulations qui permirent aux talmudistes de dominer la politique et les médias des États-Unis. Dans ses différentes fonctions au service des intérêts sionistes, il eut l'occasion d'avoir un grand nombre d'entretiens personnels et approfondis avec sept présidents des États-Unis.

À la fin de la seconde Guerre Mondiale, il fut écoeuré par ce à quoi il avait assisté, et il devint dès lors un « transfuge du sionisme ». Il décida de révéler tout ce qu'il pourrait. Il rompit avec le judaïsme, et se convertit au catholicisme. En 1946, il fonda la *Ligue pour la Paix et la Justice en Palestine* ; puis passa le reste de sa vie, et une grande partie de sa fortune considérable, à lutter contre la tyrannie sioniste qui enserrait les États-Unis. Il consacra à cette activité plus de 2 millions et demi de dollars, tirés de son portefeuille personnel.

L'ironie du sort voulut que ce transfuge fut justement l'une des personnes qui devait avoir le plus de choses à raconter ; Benjamin Freedman avait appartenu au plus haut niveau de l'organisation juive. Il a connu personnellement : Bernard Baruch, Samuel Untermyer, Woodrow Wilson, Franklin Roosevelt, Joseph Kennedy, et John F. Kennedy. Comme on l'a dit, Monsieur Freedman était très riche, et disposait d'un carnet d'adresses exceptionnel, ce sont sans doute les raisons qui l'ont maintenu en vie.

Le magazine *Commentary*, publié par le *Comité Israélite Américain*, l'appelle régulièrement : « le Juif antisémite ».

Arnold Forster, un haut fonctionnaire de la *Ligue Anti-Diffamation* du B'nai B'rith (A.D.L. : une sorte de CIA privée, travaillant pour le compte d'Israël, et qui épie les faits et gestes des patriotes américains), a défini Benjamin Freedman comme un «

riche apostat juif, mu par la haine de soi » ; car lorsqu'un Juif non-talmudiste a une critique à faire sur les Juifs talmudistes, il est inévitablement mu par la haine de soi... il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'autre explication possible ! Mais Benjamin Freedman va nous montrer que tout repose sur une définition correcte du mot « Juif ».

Introduction

Dr David Goldstein LL.D.

960 Park Avenue

New York City

SPECIAL DELIVERY

Astor Post Office Station

Boston, Massachusetts

le 10 Octobre 1954

Mon cher Docteur Goldstein,

Vos œuvres exceptionnelles en tant que converti au catholicisme m'ont impressionné à un point tel que je dois vous avouer ne pas connaître d'exemple analogue au vôtre dans toute l'histoire moderne. Votre dévotion à la doctrine et aux dogmes de l'Église catholique défie toutes mes tentatives de description par des mots. Oui, les mots me manquent pour cela.

En tant que vigoureux prédicateur de la foi chrétienne, si constant et si déterminé dans la défense des principes, des programmes, et de la politique de l'Église catholique romaine, votre détermination sans faille a toujours été une véritable

source d'inspiration pour ce nombre incalculable de personnes qui cherchent si courageusement à s'engager dans vos traces.

En considération de votre illustre position, je vous avoue qu'il m'a fallu un grand courage pour oser vous écrire cette si longue lettre. Je prie donc pour que vous lisiez mes paroles en gardant à l'esprit le verset 16 du chapitre 4 de l'*Épître aux Galates* : « Suis-je donc devenu votre ennemi en vous disant la vérité ? », et j'espère que vous me ferez l'honneur de méditer sur le sens profond de ce verset, avant de réagir à tout ce que je vais vous dire.

C'est véritablement pour moi une source de grand plaisir et de joie authentique de pouvoir vous saluer enfin, malgré tous les inconvénients de la correspondance. J'éprouve une déception profonde de devoir faire votre connaissance de cette manière. Ma joie actuelle serait bien plus intense si j'avais eu le privilège de pouvoir vous saluer en personne pour l'occasion de notre première rencontre.

Notre excellent ami commun essayait depuis longtemps d'arranger entre vous et moi une première entrevue. J'espère toujours que nous en aurons l'opportunité. J'attends avec plaisir de vivre un tel jour dans un futur qui ne soit pas trop éloigné, et à un moment qui vous conviendra parfaitement.

Vous découvrirez dans cette lettre un grand nombre de raisons qui justifieront pleinement l'urgence avec laquelle j'ai dû mettre fin à toute temporisation pour entrer de plein pied en contact avec vous. Vous découvrirez que cette urgence ne fait que refléter la gravité de la crise qui met aujourd'hui en péril la permanence de la foi chrétienne dans cette lutte ancestrale qui fit d'elle la force spirituelle et sociale la plus efficace pour le développement du bien être de toute l'humanité, dans une mission divine qui n'avait de considération ni pour une race particulière, ni pour une religion particulière, ni pour une nationalité particulière.

Votre dernier article est paru au mois de septembre dans *le Bulletin du G.C.P.I.*, la publication officielle de cette organisation qui s'est baptisé : *La Grande Confraternité de ceux qui Prient pour la paix et la bienveillance envers Israël...* Le titre de votre article (« Ce que pensent les Juifs aujourd'hui »), et la vocation du G.C.P.I. rappelée sur la première page (« Faire connaître et promouvoir l'apostolat chrétien entrepris parmi Israël »), me poussèrent immédiatement à saisir par les

cheveux l'occasion de vous présenter mes commentaires. Je sollicite donc votre indulgence si ma lettre présente les défauts de la spontanéité qui lui a donné naissance.

Ce fut toutefois avec beaucoup de répugnance que je me suis résigné à vous présenter mes commentaires de façon épistolaire ; j'ai longtemps hésité à le faire, mais compte tenu des circonstances, j'ai bien peur de n'avoir dû choisir que la seule et unique solution. Je prends donc le risque de les présenter à la gravité de votre jugement immédiat, sans la moindre réserve d'aucune nature. Mon vœu le plus sincère est que vous les acceptiez en vous revêtant du même esprit amical qui a présidé à leur rédaction. Je souhaite également que vous leur accordiez toute votre attention, et que vous me fassiez la grâce d'une réponse rapide témoignant du même esprit d'amitié, esprit fraternel, pour lequel je vous remercie par avance.

Pour les plus grands intérêts de cette noble cause, à laquelle vous continuez à consacrer tout votre temps ainsi que vous l'avez toujours scrupuleusement fait depuis déjà plusieurs décennies, je vous invite très respectueusement et très sincèrement à étudier attentivement les données qui vont être présentées ici. Je vous suggère également de prendre toutes les mesures que vous jugerez nécessaires, et qui seront le résultat logique de vos conclusions. Au milieu de cette guerre idéologique, invisible et intangible, qui se livre pour la défense de l'immense héritage chrétien contre ses ennemis consacrés, une attitude favorable de votre part serait un pas capital vers la victoire. En revanche, votre simple passivité se muerait immédiatement en un recul sensible de l'effort global.

Vous souscrivez probablement à cet adage selon lequel il est préférable d'allumer une seule bougie plutôt que de rester assis dans les ténèbres, et bien j'ai toujours pensé moi aussi qu'il dépeignait une attitude très sensée et très saine. Certes, les tentatives solitaires que j'ai déjà entreprises pour donner la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres, pourraient avoir le même résultat auprès de vous qu'auprès de ce nombre considérable de personnes qui demeurent la preuve vivante de tous les échecs que j'ai connus au cours des trente dernières années. Mais dans votre cas et jusqu'au jour d'aujourd'hui, je suis resté assez optimiste.

J'ai toujours nourri l'espoir, pas tout à fait vain me semble-t-il, qu'un jour, l'une de

ces chandelles se transformerait en un véritable brasier, comme un tison qui dort dans une grange et se réveille tout d'un coup pour déchaîner un immense feu de prairie, appelé à traverser de part en part toute la nation, avant d'illuminer pour la première fois les vastes horizons d'un avenir rénové. Voyez-vous, c'est dans ce rêve irréductible que je puise le courage qui me maintient sur le champ de bataille, avec en face de moi, toute cette étrange étrangeté à laquelle l'histoire de ma vie m'a évidemment soudé.

Depuis des milliers d'années, il a été dit avec justesse qu'à la fin « c'est toujours la vérité qui prévaut ». En effet, nous savons tous que la vérité peut se révéler d'une force infinie. Mais hélas, jusqu'à ce jour, nul n'a vu la vérité se mettre en marche toute seule. Personne n'a jamais vu la vérité quitter son point mort sans qu'un apôtre ne lui ait dûment communiqué la poussée minimale qui puisse contrebalancer son inertie. Sans cela, la vérité ne bougera pas, et ne fera bouger personne. Elle ne nous conduira jamais au port, mon cher Docteur Goldstein. Et de fait, je ne vous cache pas mon chagrin de voir combien souvent la vérité ne fut qu'une petite fille mort-née. Compte tenu de votre influence, votre aide se révélerait ici d'un secours inestimable.

D'un autre côté, la vérité, bien que correctement prêchée, fut fréquemment piétinée par une propagande délibérément contraire ; propagande des plus fanatiques, qui ne connaît ni trêve, ni répit. Les événements récents, qui comme vous le savez furent d'envergure mondiale, nous fournissent un témoignage assez éloquent des dangers pour la civilisation inhérents à cette technique. Cette déloyauté envers la vérité est un crime de trahison contre l'humanité tout entière. Et je pense, mon cher Docteur Goldstein, que vous devriez faire très attention de ne pas devenir sans le savoir l'un des nombreux rouages de la propagande dont je vais parler, ni d'apparaître *a posteriori* comme complice dans l'une des nombreuses affaires qui ont éclatées dans son sillage ces dernières années.

Car que se soit sans le savoir, sans le vouloir, ou sans en avoir l'intention, les principaux acteurs de notre histoire nous ont presque tous fait des discours où la vérité se trouvait complètement déformée ; et on les a si bien crus, qu'aujourd'hui notre génération est une génération décomposée.

En 1492, il n'y a pas si longtemps, la Terre était encore représentée par les savants les plus en vue, comme étant de forme plane. Au cours de cette même année Christophe Colomb fut à même de prouver qu'il n'en était rien. Et dans l'histoire, les exemples de cette sorte abondent ; le certain peut être faux, quoiqu'on en dise.

Que ces prétendues sommités se soient rendues coupables de bêtise ou de simple indifférence, c'est une question qui n'a plus guère d'importance aujourd'hui. Soit ils ignorèrent complètement les faits que Christophe Colomb avait démontrés, soit ils les connurent, mais préférèrent s'abstenir de tout commentaire pour des raisons que l'histoire ne dit pas. Mais aujourd'hui, Mon cher Docteur Goldstein, aujourd'hui, une situation identique s'incarne sous nos yeux dans la crise que traverse la foi chrétienne. Et dire aujourd'hui la vérité sur ce que l'on sait, est le seul facteur qui décidera si la foi chrétienne doit survivre, ou déposer les armes devant ses ennemis consacrés. Aujourd'hui, la foi chrétienne est en train de vivre son heure de vérité.

Ainsi que vous l'avez déjà sans doute observé, aucune institution n'a pu rester à flot bien longtemps, si elle ne s'appuyait dès son origine sur un solide fondement de vérité. La foi chrétienne fut érigée sur la vérité, sur un socle inébranlable de vérité, par son fondateur Jésus-Christ. Si la foi chrétienne veut survivre, elle doit demeurer dans la vérité. La détérioration, puis la désintégration, et enfin la destruction de la foi chrétienne, se poursuivront inexorablement tant que la déformation délibérée de la vérité se substituera à la vérité elle-même. La vérité est un absolu. On est vrai, ou on ne l'est pas. Il n'y a pas de degrés : on n'est pas à moitié vrai, comme on n'est pas non plus à moitié honnête, ou à moitié loyal. Il n'y a pas ici de compromis possible.

Mon cher Docteur Goldstein, vous avez sans doute déjà observé qu'en voulant faire un peu de bien d'un côté, les personnes « bien intentionnées » déclenchent souvent un mal irréparable de l'autre. Chacun de nous finit par rencontrer cette expérience bien amère. Ainsi, le jour d'aujourd'hui vous montre dans le perpétuel sacrifice de tous vos efforts et de toute votre énergie, dans le but émérite de faire entrer les « Juifs » (prétendus, ou autoproclamés tels) dans le sein de l'Église catholique romaine, par le biais de la conversion à notre foi. Beaucoup de grâce et meilleure chance à vous, puissent vos efforts être couronnés d'un grand succès...

Mais mon cher Docteur Goldstein, je dois vous dire que votre travail contribue sans

que vous ne le sachiez, et d'une manière non négligeable, à la dissolution de la foi d'un nombre considérable de chrétiens. Pour chaque gramme de bien que vous faites par la conversion d'un « Juif » (prétendu ou autoproclamé tel) vous déclenchez en même temps une tonne de mal, en détournant une multitude de chrétiens de leur foi ancestrale. Je vous présente tout de suite cette conclusion très sévère à laquelle je suis parvenu, car je sais que les révélations que je m'appête à vous faire seront largement en mesure de la confirmer. De plus, vous savez comme moi qu'un grand nombre de conversions récentes, durent très vite être requalifiées comme des « conversions ratées », sur le plan de la foi bien entendu, mais comme des « noyautages réussis », sur un plan plus politique.

J'ai bien peur que vos prises de positions actuelles, ainsi que vos activités quotidiennes suscitées par un tel apostolat, ne nécessitent bientôt quelques révisions à la lumière des faits que vous allez connaître. La philosophie et la théologie que vous professez publiquement aujourd'hui, méritent sans le moindre délai une sérieuse reconsidération de votre part. Car tout ce que vous dites et tout ce que vous écrivez pourrait très rapidement provoquer une sorte d'éclatement de la foi chrétienne, à une échelle bien plus dévastatrice que tout ce que vous pourriez imaginer, du haut de votre tour d'ivoire. Il apparaît, mon cher Docteur Goldstein, que de nombreux chrétiens répètent plus ou moins consciemment tout ce que vous dites ou tout ce que vous écrivez ; et il en est de même des « Juifs » (prétendus ou autoproclamés) que vous cherchez à convertir. L'influence que vous exercez devient maintenant un danger véritable, je me dois de le porter à votre attention.

La réaction dont vous allez faire preuve face à ce que vous allez lire, peut devenir le verdict le plus important jamais prononcé au cours des derniers siècles, dans le domaine de la défense de la foi chrétienne. Je vous recommande donc sincèrement de ne pas perdre de vue la grande responsabilité qui va être la vôtre maintenant, et j'espère que vous allez étudier cette lettre dans le moindre détail, depuis son premier mot, jusqu'à son tout dernier. Tous ceux qui vous connaissent ont la chance de savoir combien cette question vous est précieuse. Par votre détermination à suivre les nobles idéaux que vous vous êtes fixés pendant toutes ces années, où vous avez si vaillamment œuvré pour la grandeur de la foi chrétienne, vous vous êtes acquis toute cette admiration dans laquelle vous baignez aujourd'hui. Toute notre Église, que vous choisîtes par un acte libre et courageux de votre volonté lorsque

vous étiez encore à la fleur de l'âge, est bien plus fière de vous qu'elle ne l'était déjà dès votre conversion.

Mais malgré ceux qui le nient partout et en permanence, les événements de ces dernières années ont attesté sans plus laisser le moindre doute, que la foi chrétienne se présente désormais avec un pied dans la tombe, et un autre pied sur une peau de banane, en parlant figurativement je vous l'accorde. Mon cher Docteur Goldstein, ne pas s'en rendre compte serait se fermer définitivement à toute réalité, et choisir de ne plus voir les évidences. Je crois que vous êtes bien trop réaliste pour vous autoriser ainsi à vous duper vous-mêmes.

Il est manifeste que la foi chrétienne est aujourd'hui au carrefour de sa destinée. Au cours des 20 siècles de son histoire, la mission sacrée des chrétiens n'avait jamais rencontré de péril aussi grand que celui qu'on observe actuellement. La foi chrétienne va avoir besoin des défenseurs les plus loyaux de toute son histoire. Personne ne peut minimiser la gravité de la situation[1]. Il y a urgence.

Quand les chrétiens du monde libre ne pourront plus exercer publiquement leur foi, nous aurons connu le dernier jour du christianisme. Ce que connaissent déjà 50 % des humains pourrait très vite se propager à toute la population du monde. C'est même très probablement ce qui devrait se produire, si le cours des choses suit la tendance actuelle. Une maladie maligne ronge le monde comme un cancer, elle se propage de manière géométrique, comme des cellules cancéreuses. Elle se révélera sûrement fatale si des mesures d'une extrême rigueur ne sont prises très vite pour l'endiguer. Mais qu'est-il entrepris aujourd'hui pour la stopper, ou même seulement pour la ralentir ?

Mon cher Docteur Goldstein, vous souvenez-vous du nom de ce philosophe qui a dit : « il n'y a rien de permanent dans le monde, sauf le changement »[2] ? Et bien cette philosophie devra s'appliquer à la foi chrétienne elle aussi... Et mon autre question à 100 francs est de savoir si ce changement sera pour le meilleur, ou pour le pire... Le problème est aussi simple que cela. Or, si l'on continue à suivre pendant les 37 années qui viennent, la voie qui fut la nôtre au cours des 37 années qui précèdent[3], la foi chrétienne telle quelle est professée aujourd'hui aura complètement disparue de la surface du globe. Sous quelle forme se manifesterà

alors la mission de Jésus-Christ sur la Terre, voilà qui est aussi peu prédictible qu'inévitable.

Dans cette situation de crise, vous conviendrez qu'il ne serait ni très logique, ni très réaliste, de chasser une multitude de chrétiens du refuge que la foi chrétienne leur donne, pour l'avantage très relatif de faire entrer un nombre de « Juifs » (prétendus ou autoproclamés tels), proportionnellement dérisoire.

Il serait bien vain de nier que la foi chrétienne est partout dans le monde sur la défensive[4] ; et en prendre conscience est une source perpétuelle de consternation et de sidération pour le peu de chrétiens qui le peuvent. C'est ainsi, la foi chrétienne est partout bafouée, malgré toutes les immenses contributions qu'elle fit au progrès de l'humanité pendant presque 2000 ans.

Mon dessein n'est pas de dénoncer ici les conspirateurs qui se sont voués à la destruction de la foi chrétienne, ni de m'étendre sur la nature exacte ou sur l'étendue de cette conspiration. Cela demanderait la rédaction de plusieurs ouvrages. L'histoire des derniers siècles, et notamment les événements des dernières années, confirment l'existence d'une telle conspiration, j'en ferai toute la preuve une autre fois[5]. Un réseau mondial de conspirateurs diaboliques déploie jour après jour, avec la plus grande méthode, chacune des phases de son complot contre la foi chrétienne, alors que les chrétiens semblent dormir les poings fermés. Et le comble voyez-vous, c'est que le clergé manifeste plus d'indifférence à cette conspiration que les chrétiens eux-mêmes. On dirait que les prêtres ne veulent qu'une seule chose : enfouir leur tête le plus profond possible dans le sable de l'ignorance, comme l'autruche, qui selon la légende, agirait ainsi à l'approche du danger. Cette ignorance, ou cette indifférence de la part du clergé, a déjà porté un sérieux coup à la foi chrétienne, duquel elle pourrait bien ne jamais se relever complètement, si tant est qu'elle puisse un jour se relever. C'est si triste de voir le clergé chrétien collaborer à l'anéantissement de la foi chrétienne.

Dans cette crise, les chrétiens auraient besoin d'être bénis par une sorte de Paul Revere spirituel, qui sillonne la nation au galop, pour les avertir que leur pire ennemi fait route à vive allure dans leur direction[6].

Toutefois, il serait bien insuffisant de ne localiser que les adversaires qui nous

assiègent de l'extérieur ; car il est d'une importance tout au moins égale d'identifier les forces de sabotage qui sont à l'œuvre au sein même de l'Église catholique romaine, et qui la rendent si vulnérable à ses adversaires extérieurs. Si avec le sérieux qu'on vous connaît vous vous atteliez à ce point particulier, vous pourriez rendre inopérables un nombre formidable des agents responsables de cette inquiétante situation.

Les âmes de millions de chrétiens qui, semble-t-il, vous sont complètement étrangères, sont très mal à l'aise par rapport au statut actuel de la foi chrétienne. Savez-vous que des dizaines de milliers de prêtres sont foncièrement troublés par les pressions que la hiérarchie ecclésiastique fait peser sur eux lorsqu'ils voudraient exprimer leur jugement naturel sur la situation ? Or, si donc les attaques provenant de l'intérieur pouvaient être neutralisées, la foi chrétienne se remettrait spontanément sur ses deux pieds, et ferait face à ses ennemis, aussi droite que le rocher de Gibraltar. Mais si une telle purge n'est entreprise très rapidement, la foi chrétienne va continuer à s'émietter ainsi tout doucement, jour après jour, avant de s'effondrer complètement. Un peu de prévention aujourd'hui nous évitera bien des déconvenues pour demain, vous pouvez me croire.

Sans oublier tout le respect que je dois à l'autorité ecclésiastique, et en toute humilité, je me retrouve avec une tâche bien difficile à accomplir... En effet, je voudrais déclarer ici publiquement que l'autorité ecclésiastique est la principale, si ce n'est la seule responsable de la présence de ces forces internes qui trahissent allègrement les intérêts de l'Église. Cette conclusion que je vous présente, condense à elle seule toutes les informations que j'ai pu répertorier jusqu'à aujourd'hui. Mon cher Docteur Goldstein, si vous désirez vraiment agir d'une manière constructive et réaliste, il va vous falloir « mettre les pieds dans le plat », sans vous inquiéter des petits doigts en l'air et autres grincements de dents. C'est la seule stratégie qui nous reste si l'on veut éviter de justesse le destin qui nous attend. Vous ne pouvez plus continuer à minauder avec la vérité, sous prétexte que la vérité blesse ceux qui vous connaissent, ou ceux que vous aimez.

En cette heure tardive, il ne nous reste que très peu de temps pour réparer la barrière, si vous m'autorisez cette image champêtre et prosaïque. Nous ne pouvons plus nous permettre de perdre la moindre seconde. « Tourner autour du pot » ne

nous conduirait nulle part. Seuls des hommes courageux parviendront à franchir la tempête qui approche. Et pour parler à nouveau en figure, ou même peut-être que cette fois-ci je l'entends littéralement : « Les héros seront vivants, et les couards seront morts, lorsque la poussière de cette guerre ancestrale sera retombée » ; et non pas : « Les héros seront morts, et les couards seront vivants », comme cela se produisait parfois, dans d'autres circonstances...

La foi chrétienne reste la seule digue contre la marée du barbarisme universel. Ses ennemis consacrés ont suffisamment montré la cruauté avec laquelle ils entendent remplir leur programme d'élimination du christianisme de toute la surface de la Terre.

Je vous ai dit un peu plus haut qu'à mon humble avis, toute la responsabilité de l'incroyable dissolution de la foi chrétienne devait être entièrement imputée à la hiérarchie ecclésiastique. Cette dissolution de la foi est la conséquence nécessaire de la confusion qui a été entretenue dans l'esprit des chrétiens au sujet des principes fondamentaux de la foi chrétienne. La responsabilité de cette confusion repose exclusivement sur la hiérarchie ecclésiastique, et non sur la masse des fidèles. Et vous savez que la confusion génère le doute ; que le doute déclenche la perte de confiance ; et que la perte de confiance conduit naturellement à la chute de l'intérêt. Plus la confusion des principes augmente et plus la confiance diminue. Le résultat est le désintérêt total qu'on observe aujourd'hui. Mon cher Docteur Goldstein, je crois que vous pourrez difficilement remettre en question ma petite démonstration, n'est-ce pas ?

Bien sûr, cette confusion dans l'esprit des chrétiens à propos des fondements de notre foi est tout à fait injustifiée et ne repose sur rien de réel ; elle n'a aucune raison d'être, et elle n'existerait pas si l'autorité ecclésiastique n'avait pas été la grande complice de toutes les supercheries qui la firent apparaître. Certes, je sais que des membres du clergé pourraient être sincèrement blessés d'apprendre qu'ils ont été les complices des ennemis consacrés de la foi chrétienne, et je vous accorde que beaucoup de prêtres sont leurs alliés sans le savoir ; mais cette ignorance est le plus gros obstacle à une défense constructive de la foi chrétienne contre ses ennemis consacrés.

Des chrétiens sans nombre, que leur ignorance du problème à poussé malgré eux sur la touche du champ de bataille, voient de jour en jour la foi chrétienne pourrir un peu plus sur la vigne, et se faisander au point de tomber toute seule dans le gosier avide de ses ennemis immémoriaux. Les chrétiens observent ce spectacle, impuissants ; et la coupe qu'ils doivent boire est rendue plus amère par la vue de l'indifférence du clergé censé les conduire. Cette apathie du clergé, livre à ses agresseurs la foi chrétienne privée de toute défense. Et leur attitude fuyante nous conduira inéluctablement à la défaite. Pour éviter une reddition sans condition aux ennemis de toujours, le clergé doit maintenant faire face sans le moindre délai, s'il désire sortir vainqueur dans ce combat idéologique invisible et intangible qui se livre sous son nez... Quand va-t-il se réveiller ?

Si l'on me demandait d'expliquer dans cette lettre quels sont les nombreux moyens par lesquels le clergé chrétien brouille les fondements de la foi chrétienne, je dois vous dire qu'une telle entreprise nécessiterait plusieurs volumes ; et le temps qui m'est accordé me force à me contenter du strict minimum ; je vais donc me limiter ici aux raisons les plus importantes de cette confusion. Cette contrainte de brièveté me conduira à limiter également le nombre des références que j'aurais voulu faire pour appuyer mon discours ; mais je ferai néanmoins tout mon possible pour établir de manière incontestable l'authenticité des faits historiques que je mentionne ici.

Et pour tout vous avouer dès maintenant, mon cher Docteur Goldstein, je dois vous dire qu'à mon avis, la raison principale de cette confusion dans l'esprit des chrétiens est directement liée à vos activités présentes. Et je ne crois pas que votre responsabilité en cela puisse être amoindrie par vos bonnes intentions. Comme vous l'avez entendu très souvent, mon cher Docteur Goldstein, « l'enfer est pavé de bonnes intentions » ; et la confusion créée par vos articles est multipliée par 1 000 en vertu de la grande diffusion que vous en faites, en vous appuyant sur la haute estime dans laquelle vous tiennent les éditeurs (chrétiens ou non), et sur la haute estime dans laquelle vous tiennent un grand nombre de lecteurs (chrétiens ou non), partout dans la nation. Mon cher Docteur Goldstein, vos articles sont cités en permanence, et continuellement réimprimés d'une côte à l'autre de ce très grand pays.

[1] L'expérience suivante pourrait en fournir l'illustration dans la France de l'an 2000 : un jour, ma grand-mère m'a envoyé acheter *Pèlerin Magazine* dans une ville voisine d'environ 30 000 habitants, je m'arrête devant un tabac-presse de la « banlieue » pour ne pas avoir le désagrément de chercher une place au centre-ville. La boutique était assez importante et devait facilement exposer 700 revues. Après une recherche prolongée et un interrogatoire soutenu de la boutiquière, je n'ai trouvé ni *Pèlerin Magazine*, ni *La Vie*, ni *La Croix* (qui est pourtant un quotidien), car chacune de ces revues aurait pu faire l'affaire pour ma malheureuse grand-mère. Et ce n'était pas une pénurie momentanée, la boutiquière n'avait pas renouvelé son abonnement car elle n'en vendait pas. Intrigué, j'ai voulu faire l'expérience dans deux autres maisons de la presse du faubourg ; le résultat fut identique. Par contre, j'ai trouvé partout une cinquantaine de revues pornographiques, dont à chaque fois une dizaine à l'attention exclusive des homosexuels ; j'ai trouvé en moyenne une dizaine de revues traitant de bouddhisme, de taoïsme ou d'autres religions exotiques. Pour la foi chrétienne : rien. En ce qui concerne particulièrement *Pèlerin Magazine*, la *Croix* ou *La Vie Catholique*, ce n'est pas que leur disparition des étalages me chagrine beaucoup, mais étant les revues catholiques qui bénéficient à ma connaissance du plus grand tirage (ou tout au moins, qui sont les plus connues) leur absence complète illustre bien l'état actuel de la Foi chrétienne.

[2] Héraclite d'Éphèse, bingo !

[3] C'est-à-dire depuis octobre 1917, apparition au grand jour d'une force anti-christique qui s'est présentée comme telle ; et qui depuis a œuvré sans relâche, en Russie ou ailleurs, pour la destruction de la foi chrétienne. Benjamin Freedman considère les pays communistes comme l'un des points d'ancrages des ennemis du christianisme. Leur influence déborde bien au-delà du rideau de fer. Ils furent un peu le corps, d'où l'adversaire a pu émettre ses pseudopodes.

[4] Le christianisme offensif et sans complexes, qui n'a pas honte de lui, et qui ne cherche pas en permanence à se justifier ou à s'excuser, appartient véritablement au passé, ou au futur, mais sûrement pas au présent.

[5] Cf. Benjamin Freedman, *The Hidden Tyranny (La Tyrannie cachée 1971)*, que nous aurons peut-être la possibilité de traduire.

[6] Paul Revere est un héros très populaire de la Révolution américaine. Pendant la nuit du 18 avril 1775, il galopa sans s'arrêter pour prévenir tous les habitants qui vivaient autour de Boston de l'arrivée imminente des Anglais. Son histoire a été immortalisée dans une ballade de Henry Wadsworth Longfellow (*Encyclopaedia Britannica*).